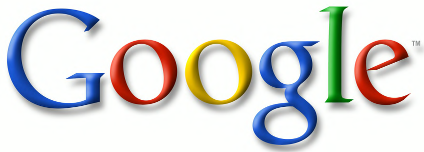
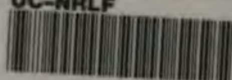
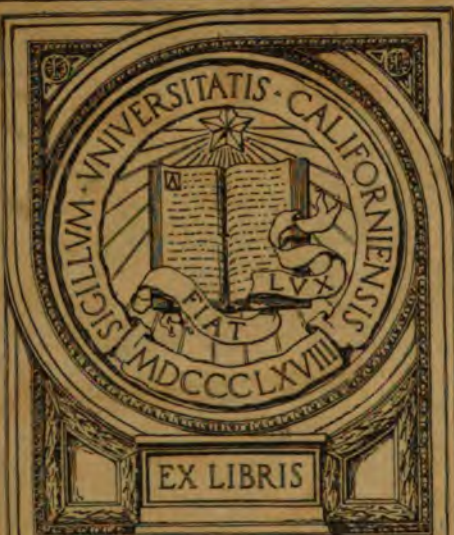
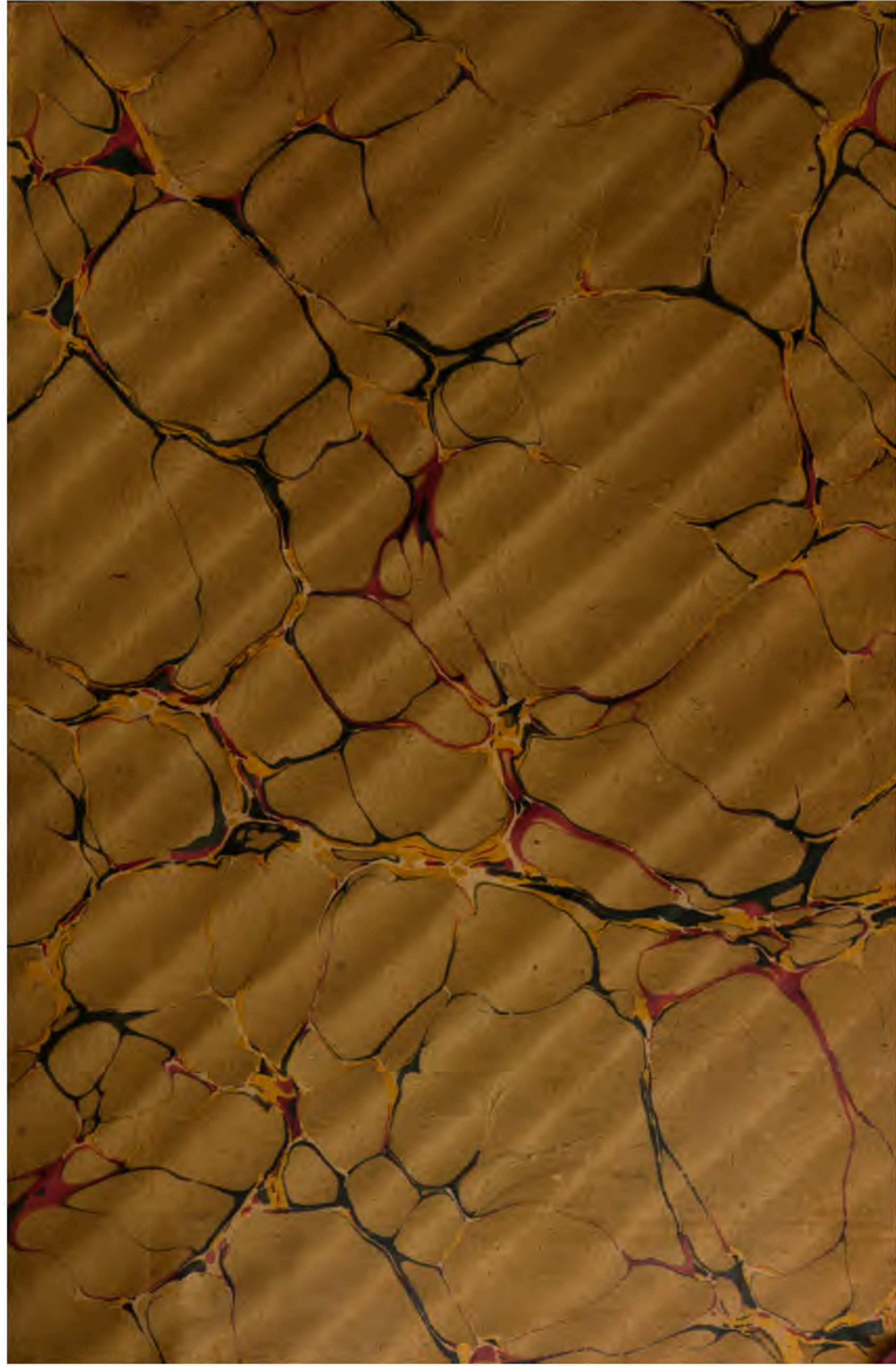
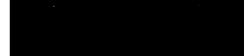







SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS





PUBLICATIONS DU CERCLE SAINT-SIMON
N° I.

LE PACHA BONNEVAL

Se vend
Chez LÉOPOLD CERF
13, rue de Médicis
à Paris.

Tiré à 1000 exemplaires, plus :

6 exemplaires sur papier du Japon (nos 1 à 6);
44 — sur papier vergé (nos 7 à 50).

N° 25

LE PACHA
BONNEVAL

PAR

ALBERT VANDAL



PARIS
AU CERCLE SAINT-SIMON
215, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1885

LE PACHA BONNEVAL



Le comte de Bonneval naquit français, se distingua dans les armées de Louis XIV, passa ensuite sous les drapeaux de l'Autriche et y acquit une réputation militaire européenne. Puis il se dégoûta aussi du service de l'Empereur, se fit Turc et devint pacha; il tenta alors à lui seul, pour satisfaire une vengeance particulière, ce que plusieurs gouvernements ont essayé depuis par politique, d'apprendre aux Turcs à résister à leurs voisins chrétiens et à garder leur place en Europe. De toutes ses aventures, son séjour en Orient forme assurément la plus singulière; c'est cependant la seule période de sa vie qui soit demeurée dans l'ombre, et sur laquelle nous n'ayons obtenu jusqu'ici que de rares renseignements. Non que l'originale figure du comte de Bonneval n'ait tenté plus

d'un écrivain. Sans parler des mémoires apocryphes publiés sous son nom de son vivant ni d'autres ouvrages parus dans le courant du XVIIIe siècle[1], récits de fantaisie où la vérité ne se rencontre qu'accidentellement et comme par hasard, le prince de Ligne a composé sur Bonneval un mémoire très intéressant, appuyé de pièces authentiques[2]. C'est une étude écrite avec une piquante désinvolture et une aisance de grand seigneur, exacte avec cela dans sa sobriété, mais malheureusement incomplète ; elle se borne en effet sur la dernière partie de la vie de Bonneval et sa carrière de pacha à quelques traits rapides et un peu vagues. Le mémoire du prince de Ligne a permis à Sainte-Beuve de nous donner, dans une esquisse de maître, la vraie physionomie de Bonneval chez les chrétiens[3]. Depuis, les portes des Archives du Ministère des Affaires étrangères se sont ouvertes; nous y avons

1. Les *Mémoires* furent imprimés à Paris, en 1737, et plusieurs fois réimprimés, notamment en 1806. En 1740, parurent les *Anecdotes vénitiennes et turques* ou *Nouveaux mémoires du comte de Bonneval,* et, en 1741, une suite au même ouvrage. Les *Mémoires,* au milieu de beaucoup de fables, rapportent exactement certaines des aventures de Bonneval. Les *Anecdotes* ne sont, à peu de chose près, qu'un tissu d'inventions.

2. Ce travail, intercalé d'abord dans les Œuvres du prince de Ligne, a été imprimé séparément à Paris en 1817. 1 vol. in-8°.

3. *Causeries du lundi,* t. V. L'article a paru en 1852.

trouvé, épars dans les correspondances de Vienne, de Bruxelles, de Venise, de Constantinople, et jusque dans le fonds « France », un assez grand nombre de documents relatifs à Bonneval, plusieurs lettres de lui, divers renseignements sur sa vie. Il nous a paru que ces témoignages, joints à d'autres qui ont été mis obligeamment à notre disposition, jetaient quelque lumière sur le rôle du comte en Orient, permettaient d'en apprécier l'importance, et montraient que Bonneval ne fut pas seulement un personnage romanesque, comme l'affirme Sainte-Beuve, mais que, par certains côtés, il relève aussi de l'histoire.

I

Nous passerons rapidement sur les premières étapes de sa course, cherchant seulement à dégager le trait principal de son caractère, précisément parce qu'il le brouilla avec l'Europe chrétienne et le conduisit chez les Turcs. Le comte Alexandre de Bonneval était né le 14 juillet 1675, en Limousin, dans le manoir de Coussac-Bonneval, siège d'une famille dont l'histoire se trouve étroitement mêlée à celle de notre ancienne monarchie et de notre ancienne

armée. Le biographe de cette maison rapporte avec complaisance qu'elle compta parmi ses membres « des barons, des vicomtes, des comtes, » des marquis, des chambellans, des conseillers, » des capitaines-généraux, des gouverneurs de » province et un grand nombre de capitaines, » d'hommes d'armes, de chevaliers de l'ordre et » des ordres, d'abbés commandataires, de com- » mandeurs de Malte, d'évêques, etc.[1] » Les Bonneval étaient même alliés aux Bourbons par les d'Albret, et Henri IV les traitait « de proches » parents[2] » ; on verra que ce trait ne fut pas sans influence sur la destinée de notre Bonneval. Celui-ci montra de bonne heure, par un mélange assez rare, tout à la fois un goût prononcé pour l'étude et des tendances aventureuses ; à la passion d'apprendre il joignait l'impatience d'agir. Il le prouva en s'engageant à treize ans dans les gardes de la marine. Quelque temps après, il quitte le service de mer à la suite d'un duel et passe dans les gardes françaises. Nous le retrouvons de 1701 à 1704, pendant la guerre de la succession d'Espagne, commandant un régiment dans l'armée d'Italie, sous les ordres du duc de Vendôme. Déjà à cette époque, ses qualités et ses défauts se sont affirmés, et sa réputation est faite. — Les talents militaires

1. *Notice historique sur la maison de Bonneval-Bonneval*. Paris, 1844, in-8°, p. 31.
2. *Id.*, p. 18.

qu'il a déployés l'ont mis hors de pair; ils l'ont signalé à l'attention, non seulement des généraux français, mais même du chef ennemi, l'illustre prince Eugène de Savoie, bon connaisseur en ces matières. A l'initiative, au sang-froid, au coup d'œil qui font les vrais hommes de guerre, il joint ces qualités brillantes qui ajoutent du relief au mérite : un courage que l'on remarque même au milieu d'une armée composée entièrement de braves gens, un esprit ouvert à toutes choses, le don de frapper et de séduire, le pouvoir de faire impression sur ceux qui l'approchent autant par son éloquence pittoresque que par la flamme de son regard. Voici maintenant le revers de la médaille. Ce n'est pas seulement une liberté de mœurs et d'allures qu'il partage avec beaucoup de jeunes seigneurs de son temps, c'est surtout un caractère tranchant et irascible, je ne sais quoi de rebelle dans l'humeur qui le rend impatient du frein et ennemi de toute discipline. A qui s'efforce de pénétrer plus avant dans cette âme, un seul et irrésistible ressort s'y découvre. Des trois sentiments qui forment alors le fond moral commun de la plupart des gentilshommes, croyance ou au moins respect aux idées religieuses, dévouement passionné à la royauté, orgueil de la race et du nom, Bonneval a complètement perdu les deux premiers. Ami de Philippe d'Orléans, du duc de Vendôme, de ceux qu'on appelle à la cour les li-

bertins, il a pris à leur contact et il affiche un scepticisme fanfaron. D'autre part, le culte de la royauté ne lui tient pas lieu des croyances perdues. Un seul sentiment vit en lui, mais poussé à l'extrême, atteignant des proportions démesurées, resté maître de la place laissée vide par les deux autres, c'est une foi violente dans la supériorité de sa race sur le reste de l'humanité. L'orgueil du sang, voilà le dieu unique de Bonneval; cette passion le possède, l'entraîne, le pousse à d'insignes exploits, mais c'est elle aussi qui va l'égarer en lui inspirant l'idée que son honneur ne saurait se comparer à celui des autres hommes et qu'il lui interdit de s'asservir à la discipline étroite des états modernes. Avec un esprit qui devançait parfois son siècle, Bonneval a le caractère tout féodal; il nous apparaît comme l'un des derniers représentants de l'esprit aristocratique d'autrefois, et semble égaré dans un temps où le pouvoir absolu des rois pliait tous les sujets à la même règle et leur imposait une sorte d'égalité dans la soumission.

Sans doute il consentait à prêter une obéissance limitée au souverain en personne, à celui dont il se reconnaissait le sujet ou plutôt le vassal, car il employait de préférence cette expression qui impliquait l'idée d'un lien personnel et librement accepté. Ce qu'il ne pouvait souffrir, c'était qu'aucune autorité s'in-

terposât entre le prince et lui-même ; il s'insurgeait en particulier contre celle des ministres, personnages qui tenaient leur pouvoir beaucoup moins de leur naissance que de la faveur royale. La vue d'un homme de médiocre origine revêtu des hautes fonctions de l'Etat amenait aussitôt sur ses lèvres d'irrévérencieuses comparaisons, et lui rappelait la fable de l'âne porteur de reliques. « Les reliques, » disait-il, représentent ici les charges que les » princes confèrent, et l'âne, c'est le ministre » ou ses semblables, qui, étant nés dans la lie » du peuple, croient qu'on rend à leurs per- » sonnes les hommages qu'ils reçoivent, tant » les hommes de néant sont susceptibles de » sotte vanité [1]. » Dès que les ministres ne se bornaient plus à lui transmettre les ordres directs du souverain, il leur refusait toute créance, toute marque de considération, et une querelle avec l'un d'eux va se placer au début de chacune de ses révoltes.

Déjà, durant son passage dans la marine, il avait fait une fière réponse au secrétaire d'Etat Seignelay. Celui-ci, passant une revue et remarquant son extrême jeunesse, avait parlé de le réformer : « On ne casse pas un homme de » ma sorte, s'écria Bonneval. — N'importe, re-

1. Lettre du 12 septembre 1724. Archives des affaires étrangères : correspondance de Bruxelles. Cette lettre a été publiée dans les *Mémoires*.

» partit le ministre fort bien inspiré, le Roi » casse le garde de la marine, mais le fait en» seigne de vaisseau [1]. » La querelle qu'il eut en 1704, étant à l'armée d'Italie, avec le ministre de la guerre Chamillart, ne devait point produire d'aussi heureuses conséquences. Son point de départ fut l'un de ces démêlés qui surgissent fréquemment dans nos armées entre les hommes d'épée et les hommes de bureau, entre le commandement et l'intendance. Bonneval faisait la guerre à la manière féodale, c'est-à-dire avec une indépendance qui n'admettait point de contrôle ; il ne tenait nul compte des règles sévères que Louis XIV avait introduites dans l'administration de ses armées, dépensait les deniers du Roi comme s'il se fût agi des siens, puis accueillait avec une suprême impertinence les observations des commissaires des guerres. Ceux-ci se plaignirent au Ministre, qui prit le parti de ses subordonnés. Alors s'engage entre le Secrétaire d'Etat et le bouillant officier un dialogue par lettres, où les deux interlocuteurs rivalisent de mordant et d'ironie. Enfin Chamillart, fatigué de l'indiscipline de Bonneval, s'oublie jusqu'à lui dire : « Il me paraît » que vous ne voulez éviter de compter avec » les gens de plume que parce qu'ils savent

1. Prince de Ligne, p. 18.

» trop bien compter. » A cette insinuation outrageante, Bonneval bondit : « Si dans trois » mois, répond-il, je ne reçois point de satis» faction de l'insulte que vous me faites, j'irai » chez l'Empereur, où tous les ministres sont » gens de qualité et savent comme il faut trai» ter leurs semblables. » Voilà le secret de sa pensée échappé dans ces derniers mots, et le fond de son âme qui s'illumine d'un rapide éclair. Bonneval ne devait jamais menacer en vain. N'obtenant point la réparation qu'il exige, il quitte l'armée, se rend à Venise, hésite quelque temps, puis, comme la France ne se presse point de le rappeler et de composer avec lui, poursuit dans la voie où il s'est imprudemment lancé, et aboutit au crime. Le déserteur devient traître en demandant et en obtenant du service dans les armées impériales [1].

Alors commença la période la plus coupable de sa vie. Bien accueilli par le prince Eugène, il gagna rapidement sa confiance, devint l'un de ses lieutenants préférés et de ses plus utiles

1. Voir le *Mémoire* du prince de Ligne, p. 23-28, et, aux Archives des affaires étrangères, dans le n° 494 du fonds France, les pièces intitulées « Mémoires anecdo» tiques du comte de Bonneval, 1704-1729 ». Ce sont des mémoires rédigés par Bonneval lui-même ou au moins sous son inspiration évidente; ils donnent sur chacune de ses aventures la version qui lui est favorable et doivent être contrôlés au moyen d'autres documents.

auxiliaires, puis, avec le grade de général, prit part pendant plusieurs années à toutes les campagnes de l'Autriche contre la France. Il pénétra en vainqueur sur le territoire de son pays natal, et à la journée de Malplaquet, opposé aux gardes françaises, ses anciens compagnons d'armes, il les chargea avec une furie qu'il avait apprise dans leurs rangs. Ces exploits sacrilèges se prolongèrent autant que la guerre de la succession d'Espagne. En 1713, il assista, aux côtés du prince Eugène, aux conférences de Rastadt pour le rétablissement de la paix entre la France et l'Empereur.

Après la signature du traité, il s'en fut guerroyer avec l'armée autrichienne contre les Turcs. La bataille de Peterwaradin, en 1716, lui fournit une de ces occasions de se signaler qui sont les bonnes fortunes de la guerre. Environné avec un faible détachement par un corps entier de janissaires, il se défendit longtemps; enfin, après des prodiges de valeur, jeté à bas de plusieurs coups de lance, il se fit mettre sur les épaules de deux de ses hommes et rejoignit ainsi le gros des forces chrétiennes, en passant au travers des mécréants.

Cet exploit fit le tour de l'Europe; il fut chanté par les poètes, et Bonneval, dans une ode de Jean-Baptiste Rousseau, se vit transfor-

mer en un nouvel Alcide[1]. L'héroïsme qu'il venait de déployer contre l'ennemi commun de la chrétienté le réhabilita même aux yeux de la France. Le duc d'Orléans, devenu Régent, ne tint pas rigueur à son ancien ami ; sur les instances de l'abbé Dubois, il consentit à casser le jugement porté contre le comte à la suite de sa désertion et qui l'avait condamné à mort avec confiscation de ses biens. En 1717, Bonneval vint à Paris recevoir devant le Parlement ses lettres de grâce; sans cesser de figurer en nom dans l'armée impériale, il avait obtenu un congé qu'il n'eût dépendu que de lui de rendre définitif.

Ce voyage, destiné à constater sa réconciliation avec sa patrie, fut un intermède singulier dans sa carrière. Sa mère « le prit au vol », comme dit le prince de Ligne, et le maria avec Mlle Judith de Biron. Après la cérémonie, sa belle-mère, remarquant chez son gendre un air rêveur et préoccupé, lui en demanda la cause.

1. Quel est ce nouvel Alcide
Qui seul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arrête tous les efforts ?

A peine un fer détestable
Ouvre son flanc redoutable,
Son sang est déjà payé,
Et son ennemi qui tombe
De sa troupe qui succombe
Voit fuir le reste effrayé.

Bonneval avoua sans détours « qu'il se sen-
» tait bien malheureux de s'être marié ! —
» Vous auriez mieux fait de me le dire hier »[1], répliqua Mme de Biron. En le mariant, la famille du comte avait espéré sans doute le rattacher à la France, mais rien n'était capable de fixer cette humeur vagabonde. D'ailleurs, Bonneval sentait que dans son pays le souvenir de sa faute barrerait toujours le chemin à son ambition et ne ferait jamais de lui qu'un rebelle pardonné ; enfin, la guerre continuait en Hongrie, et à ses yeux, sa véritable place était celle où l'on se battait. Sa jeune femme était pourtant de l'esprit le plus aimable ; elle s'était éprise du héros entrevu ; lui n'ignorait point cet amour ; il savait qu'en partant il briserait le cœur qu'il venait de gagner sans y penser, mais une humble fleur arrêterait-elle cette course emportée qui rompait sur son passage les plus puissants obstacles ? Il partit dix jours après son mariage ; la comtesse en éprouva plus de chagrin que de dépit, elle se mit à correspondre avec le fugitif, et régulièrement, par chaque courrier, ses lettres lui arrivaient au loin comme de timides et touchants rappels. Quelques-unes sont venues jusqu'à nous et charment encore par le tour délicat de la pensée et de l'expression ; la plainte

1. Prince de Ligne, p. 37.

y trouve des accents pénétrants sans jamais s'abaisser jusqu'au reproche, et la tendresse s'y fait discrète comme si elle craignait d'être importune [1]. Les réponses de Bonneval n'ont pas été conservées; nous savons seulement qu'il écrivait à de rares intervalles, lorsque la guerre, la galanterie et les mille soins qui emplissaient sa vie lui en laissaient le loisir.

Il prit part, sous la conduite d'Eugène, aux grandes opérations militaires qui refoulèrent au delà du Danube les bandes ottomanes, et, par une manœuvre habile suivie d'attaques vigoureusement menées, contribua fortement au gain de la bataille devant Belgrade ainsi qu'à la prise de cette ville. Après la paix de Passarowitz, conclue en 1718, il revint à Vienne, où l'empereur Charles VI le combla d'honneurs, lui donna place dans *le suprême conseil de guerre*, principale autorité militaire de l'Autriche, et l'admit dans tous les secrets de son gouvernement. Déjà le prince Eugène, dans une lettre, lui avait décerné le titre de grand capitaine [2]. Cet instant marque le point culminant de sa carrière dans la chrétienté. Son mérite reconnu, ses faits d'armes retentissants, la faveur dont il jouissait auprès de la cour et du

1. Ces lettres ont été publiées par le prince de Ligne à la suite de son *Mémoire*. Sainte-Beuve en cite différents extraits.
2. Prince de Ligne, p. 35.

public, le côté romanesque et aventureux de sa vie faisaient de lui l'un des personnages militaires les plus en vue de son époque. Son physique même et ses manières le distinguaient. Rien ne rappelait dans sa personne la tenue majestueuse et un peu compassée de la plupart des officiers généraux de son temps; il s'était composé un type très militaire, et bien à lui : un visage ouvert et décidé, les cheveux courts et taillés en rond, « l'air noble et soldat[1] ». Tout en lui attirait l'attention, jusqu'aux onze cicatrices que lui avait laissées la guerre, jusqu'à certaine blessure dont il n'avait guéri que par miracle et qui l'obligeait à porter au bas-ventre une plaque de métal pour soutenir ses entrailles. Chacun considérait ses exploits passés comme le gage et le prélude de plus grandes actions, et, parmi ceux même qu'il avait combattus, il jouissait d'une sorte de popularité, mélange de haine bruyante et d'admiration.

Dans ce comble de prospérité, il semblait qu'il n'eût qu'à se laisser porter par sa fortune en progrès, pour aboutir sans effort à de hautes destinées. Le prince Eugène vieillissait, et le moment approchait où le comte pourrait revendiquer au moins une part importante de sa succession militaire. Malheureusement, en

1. Prince de Ligne, p. 69.

dépit de tout, ce favori du sort était demeuré un mécontent. Il était allé chez l'Empereur, il y était retourné pour se soustraire au despotisme du pouvoir ministériel en France, mais il retrouvait en Autriche un gouvernement appuyé sur une administration forte, de hauts fonctionnaires jaloux de leurs prérogatives, un premier ministre surtout, le prince Eugène, qui faisait sentir partout sa pesante et méticuleuse autorité. Il avait cru s'affranchir et n'avait fait que changer de joug. Aussi, dès que la guerre ne l'absorbe plus tout entier, sa bile s'échauffe-t-elle de nouveau. Des propos sarcastiques, des épigrammes, des couplets lancés par la ville lui attirent des ennemis dans l'entourage intime du prince Eugène; il s'attaque bientôt à ce ministre lui-même, dont il voit la bienveillance à son égard se transformer peu à peu en hostilité latente. Vainement des voix amies s'efforcent-elles de le prévenir; vainement sa jeune femme, avec cette intuition prophétique que donne parfois l'amour, l'avertit-elle du danger vers lequel il se précipite; « quand nos amis, » lui écrit-elle, deviennent nos ennemis, je les » crois les plus dangereux[1]. » Vainement l'Empereur lui confie-t-il un commandement important loin de la cour, à Bruxelles, où son indépendance sera moins gênée. Rien n'est

1. Lettre du 8 novembre 1721.

capable de le satisfaire et d'imposer silence à sa verve frondeuse. En fait, il n'y avait plus de place pour un homme de son caractère dans la chrétienté telle qu'elle était alors organisée ; il ne lui restait plus qu'à se conduire envers elle comme Bourbon et Condé envers la France, c'est-à-dire à en sortir et à lui déclarer la guerre ; c'est ce qu'il fit, en essayant de prendre les Turcs pour auxiliaires.

Le motif de sa rupture avec l'Empereur fut une intrigue qui mit plusieurs cours en émoi, et qui, après avoir pris son prétexte à Madrid, éclata à Bruxelles, se continua à Vienne et trouva son dénoûment en Turquie. Une disgrâce survenue à la jeune reine d'Espagne y donna lieu. La quatrième fille du duc d'Orléans, à peine âgée de quinze ans, était alors la femme du roi Don Luis. Jamais souveraine ne convint moins à l'Espagne. Qu'on se figure une enfant mal ou point élevée, comme toutes les filles du Régent, grandie à l'aventure au Palais-Royal, au milieu des maîtresses de son père et de ses compagnons de plaisir, habituée à une vie frivole et dissipée, incapable de contrainte, persuadée qu'un laisser-aller joyeux forme le train ordinaire de ce monde, puis transportée subitement à Madrid, au milieu d'habitudes austères, dans une cour dévote et médisante, et là se heurtant de toutes parts aux aspérités d'une impitoyable étiquette. S'é-

tonnera-t-on que tout en elle ait déplu à ses sujets, et que sa nouvelle patrie se soit refusé à l'adopter? Partout ses manières eussent choqué; à Madrid elles donnaient matière à scandale, et à la suite d'incartades un peu fortes, le roi son mari, désespérant de la ramener par des remontrances, se crut obligé de sévir. Il la mit aux arrêts pour quelques jours dans son appartement. Comme bien l'on pense, cette aventure fit grand bruit dans toute l'Europe. On en parla particulièrement à Bruxelles. En effet, la Belgique venait de passer depuis peu de la domination espagnole sous celle de l'Empereur, et lorsque la noblesse flamande rapportait avec complaisance les bruits répandus sur la cour de Madrid, il lui semblait encore se donner le plaisir de médire de ses maîtres. Les représentants de l'Autriche aux Pays-Bas trouvaient trop bien leur compte à cette tendance pour ne point la favoriser et la développer.

Un soir, au mois d'août 1724, il y avait *assemblée*, c'est-à-dire réunion mondaine, chez le marquis de Prié, gouverneur des Pays-Bas. Tout ce que Bruxelles comptait de plus distingué par le rang se trouvait présent, sauf Bonneval. C'était avant souper, à l'heure où l'on s'aborde volontiers en se demandant les nouvelles, et l'événement dont tout le monde s'entretenait était la mésaventure de la reine

d'Espagne. Mme de Prié dit tout à coup qu'elle en connaissait la véritable cause ; un gentilhomme, dont elle citait le nom, aurait été surpris et poignardé dans l'appartement de la princesse. Cette nouvelle de pure invention, la marquise prétendait la tenir de source certaine et l'avoir reçue directement de Madrid par l'intermédiaire de deux chanoinesses, dont une princesse de Hohenzollern. Les jours suivants, Mme de Prié et sa fille, Mme d'Apremont, répétèrent les mêmes propos à tout venant, « la fille relayant la mère[1], » suivant l'expression de Bonneval. Tombant de haut, la calomnie fit grand effet ; des palais elle passa dans les « maisons à bière » et devint le sujet de toutes les conversations.

C'est ici que Bonneval paraît en scène, se posant en champion de l'innocence faussement accusée. Ce qui le pousse et le fait éclater, c'est un accès de générosité chevaleresque, mais c'est encore et surtout l'orgueil de race. La reine d'Espagne n'est pas seulement à ses yeux une femme, une Française, une souveraine, c'est aussi une parente : n'est-il point allié au sang de France par les maisons de Foix et d'Albret ? « Comme j'ai l'honneur, disait-il plus » tard à ce sujet, d'appartenir à la maison de

1. Ecrit remis par Bonneval au ministre de France à Bruxelles. Affaires étrangères : Bruxelles, 1724.

» Bourbon par les filles de souverain qui sont » entrées dans la mienne, je ne pouvais, sans » être déshonoré, souffrir un pareil attentat » contre une princesse de France[1]. » Voici comme il s'y prit pour venger l'injure faite à la reine d'Espagne. Les assemblées qu'il tenait chez lui n'étaient pas moins fréquentées que celles de la marquise de Prié, et comme il le disait sans modestie, c'était là « que la noblesse » venait se désennuyer[2]. » Profitant d'un soir de concert, où l'assistance était nombreuse, il s'exprima en termes d'une violence ou plutôt d'une grossièreté toute militaire sur le compte des auteurs de la calomnie, désignant par de claires allusions M. de Prié, sa femme et sa fille. Le lendemain des libelles reproduisant les mêmes expressions se répandaient sous son nom par toute la ville. Prié le mit aussitôt aux arrêts, puis le fit conduire sous escorte à la citadelle d'Anvers ; la popularité du général était telle que son arrestation faillit devenir le signal d'une émeute[3].

Bonneval avait violé toutes les règles de la

1. Ecrit cité à la page précédente.
2. *Id.*
3. Toutes les pièces relatives à la querelle avec Prié se trouvent aux Archives des affaires étrangères : Bruxelles, 1724. Une partie a été publiée dans les *Mémoires*, et dans le recueil intitulé : *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire,* Bruxelles et Paris, 1781-1790.

discipline et manqué à l'Empereur dans la personne de son représentant; bien plus, il avait compromis ce monarque envers la France et l'Espagne en donnant aux imputations malveillantes de la maison de Prié contre une princesse de Bourbon un irréparable éclat. Il est probable néanmoins que Charles VI se fût contenté de lui infliger une peine légère, tant il lui portait d'amitié, tant il attachait de prix à ses services, si Bonneval n'eût promptement aggravé sa faute par une suite de violences. Mais le traitement dont il a été l'objet l'a courroucé, et chez lui le rebelle reparaît. Au lieu de se défendre, il menace; du fond de la citadelle d'Anvers, il écrit à l'Empereur des lettres hautaines dans lesquelles il lui demande une satisfaction pour la reine d'Espagne, la suspension des pouvoirs de Prié et la mise en jugement de ce gouverneur. Sa témérité va jusqu'à se réclamer de la protection des puissances étrangères contre son souverain; profitant de la réunion à Cambrai d'un congrès chargé de régler d'anciens différends entre l'Espagne et l'Autriche sous la médiation de la France, il s'adresse officiellement aux plénipotentiaires pour les inviter à poursuivre la réparation de l'outrage fait à une maison royale, à réclamer des explications auprès de la cour de Vienne, à évoquer l'affaire au tribunal de l'Europe. Ses factums demeurés

sans réponse, il change de plan, ne désespère point de gagner à lui seul sa cause auprès de l'Empereur et compte y réussir à force d'audace. Comme le prince Eugène appuie de son crédit la fortune chancelante des Prié, il lui déclare ouvertement la guerre et se croit assez puissant à Vienne pour triompher du premier personnage de l'Etat. Ayant reçu l'ordre de se rendre dans la forteresse du Spielberg, en Moravie, tandis qu'un conseil de guerre examinera sa conduite, il obéit, se présente, accepte d'être jugé, mais sous la condition qu'Eugène ne fera point partie du tribunal; il s'est arrêté en chemin pour lui écrire une lettre, chef-d'œuvre d'insultante ironie, qui contient à la fois une récusation et un défi :

« Je me flatte, Monseigneur, a-t-il dit, con-
» naissant votre probité et l'honneur qui vous
» guide, que vous serez très content que je
» vous délivre par une récusation très bien
» fondée des soins frivoles de juger de nos
» différends... Ce serait profaner un temps
» aussi précieux que le vôtre que de l'em-
» ployer à d'aussi chétives bagatelles... J'ai
» lieu de craindre que la présence de Votre
» Altesse Sérénissime dans les conseils ferme-
» rait la bouche à mes autres juges, quand ils
» sauraient qu'Elle se tient offensée dans la
» personne du marquis de Prié, et que cette
» considération pouvant aller jusqu'à me dés-

» honorer, vous ne fissiez comme ministre
» avec votre plume ce qu'il vous serait très
» difficile de faire avec votre épée, quoique je
» sache avec certitude que Votre Altesse Séré-
» nissime joint à la qualité du plus grand et
» du plus excellent capitaine de l'Europe une
» intrépidité à toute épreuve [1]. »

Cette arrogante prise à partie ne laissait d'autre issue à la querelle que la perte de Bonneval ou la retraite d'Eugène : « Si M. de
» Bonneval rentre dans Vienne par une porte,
» disait le prince, j'en sortirai par une autre [2] ».
Ce qui semble à peine croyable, tout en permettant d'apprécier le crédit dont jouissait Bonneval et en justifiant sa confiance dans une certaine mesure, c'est qu'entre Eugène et lui l'Empereur hésita. Lorsque le conseil de guerre, nommé sous l'influence du premier et délibérant en sa présence, eût condamné Bonneval à perdre tous ses emplois et à tenir prison pendant un an au Spielberg, et que la sentence fût soumise à la ratification du souverain, celui-ci suspendit sa décision. « On
» a cru pendant trois semaines, écrivait l'en-
» voyé de France à Vienne, qu'il ne signerait
» pas. Pendant presque tout ce temps, le
» prince Eugène avait une petite fièvre con-

1. 24 octobre 1724. Affaires étrangères : Bruxelles.
2. Mémoires anecdotiques du comte de Bonneval. Affaires étrangères.

» tinue qui ne l'empêchait cependant pas de
» sortir : l'Empereur paraissait dans les plus
» grands embarras ; on ne voyait qu'espions
» dans la ville et dans les maisons ; l'Empereur
» voulait savoir ce que nous écrivions à nos
» cours et on ouvrait toutes nos lettres[1] ».
Enfin la pressante insistance du prince qui avait été le plus ferme soutien de son empire triompha des scrupules de Charles VI ; il confirma l'arrêt avec une résignation triste qui ressemblait à un pressentiment. Bonneval subit sa peine, puis quitta l'Autriche, ne cherchant plus qu'un moyen de satisfaire son implacable ressentiment et prêt à l'accepter de toutes mains.

II

Il se retira d'abord à Venise. Cette ville était alors en politique un port franc. Elle accueillait volontiers les étrangers de toute provenance, offrant une hospitalité facile aux personnages de marque éloignés de leur pays par quelque disgrâce et incertains de l'accueil

1. Lettre de M. Du Bourg, chargé d'affaires, en date du 23 février 1725. Affaires étrangères : Vienne, 1725.

qu'ils trouveraient ailleurs. Bonneval y demeura deux ans, menant grand train, toujours aimable et fêté. En même temps il négociait avec diverses puissances auxquelles il songea successivement à offrir ses services. Son premier mouvement fut de retourner en France, mais, si le gouvernement du Roi ne refusait pas de le recevoir, il ne consentait pas à l'employer[1]. Il s'adressa alors à l'Espagne, qui, tout occupée d'un rapprochement avec l'Autriche, ne se soucia point de mécontenter cette dernière en accueillant l'ennemi personnel du prince Eugène. Bonneval se retourna du côté de la Pologne; là encore l'influence autrichienne dominait et l'écarta. Ainsi les inimitiés puissantes qu'il s'était attirées le tenaient à peu près bloqué dans Venise. Une seule voie restait ouverte devant lui, celle qui conduisait vers l'Orient; elle pouvait le mener au but suprême de ses désirs, c'est-à-dire à cette vengeance éclatante qu'il prétendait tirer de l'Autriche; il s'y précipita. Dans l'été de 1729, il s'embarque à Venise sur un navire léger avec une dizaine d'hommes, d'abord d'anciens serviteurs restés fidèles à sa fortune, car il inspirait des dévouements enthousiastes non moins que des haines sans merci, puis quelques aventu-

1. Affaires étrangères : lettres du secrétaire d'Etat Morville au duc de Richelieu, ambassadeur à Vienne, en date des 16 mai et 6 juin 1726.

riers. L'un deux, qui se disait ingénieur, avait inventé des bombes asphyxiantes, et cherchait un gouvernement disposé à employer son industrie. En cet équipage, Bonneval traverse l'Adriatique, aborde à Raguse, s'engage dans les âpres sentiers de la Dalmatie, puis, après un difficile voyage pendant lequel il faut éviter les détachements impériaux qui battent en tous sens la contrée, se trouve enfin en pays turc. Il atteint Sérajevo, capitale de la province ottomane de Bosnie. Là le pacha accueille les fugitifs avec l'affabilité grave des musulmans, mais non moins poliment, les empêche de passer outre jusqu'à ce que le sultan ait statué sur leur sort.

En entrant en Turquie, Bonneval avait un plan parfaitement arrêté. Il ne songeait nullement à embrasser l'islamisme; cet acte, en le faisant immédiatement sujet de la Porte aux yeux des musulmans, l'eût livré à eux sans conditions et jeté sous leur dépendance absolue. Or, il comptait leur offrir bien moins ses services que son alliance; il n'entendait obtenir d'eux que la permission d'organiser sur leur territoire et avec leur aide sa guerre privée contre l'Empereur. Il se créerait d'abord des intelligences parmi tous les ennemis que l'Autriche avait conservés dans les pays récemment ajoutés à son empire, Hongrie, Transylvanie, Valachie orientale; puis,

profitant de l'inévitable instant où la guerre se rallumerait entre l'Empereur et le Turc, il attirerait à lui les mécontents de toutes ces provinces, en ferait une armée qu'il lèverait, instruirait, et conduirait lui-même. Se jetant alors dans les états autrichiens et ne demandant aux forces ottomanes que de lui servir de réserve et de point d'appui, il s'efforcerait de soulever la Hongrie et ses dépendances contre l'Empereur, puis de se tailler une principauté dans les pays qu'il aurait arrachés à son ennemi ; il s'y établirait en maître sous la suzeraineté nominale de la Porte, et donnerait ainsi satisfaction à cette soif tout à la fois d'indépendance et de domination qui formait le double et impérieux besoin de son âme. Bien qu'il ne demandât pour le moment que la faculté de préparer l'avenir, il ne se dissimulait point quelles difficultés lui opposerait l'indolence ottomane, mais il espérait les surmonter grâce à un précieux appui. Il était convaincu que ses projets répondaient si bien aux visées de la politique française, traditionnellement hostile à l'Autriche, que notre ambassadeur ne pourrait manquer de lui servir auprès de la Porte d'introducteur et de répondant. Il comptait négocier avec les Turcs par l'entremise et sous la médiation de la France. Aussi, dès qu'il se vit arrêté en Bosnie, son premier soin fut-il d'écrire au marquis

de Villeneuve, envoyé de Louis XV à la cour du sultan.

D'un style incorrect et saccadé, cette lettre semble écrite sous un souffle de colère; pourtant l'homme s'y peint tout entier, avec sa vigueur de pensée et son assurance superbe : « Votre Excellence jugera bien, dit-il, que les » injustices et l'ingratitude de la maison d'Autriche m'ont piqué au vif. Mon désir est de » servir les Turcs et d'attraper, si je puis, en » même temps quelque pays aux dépens de » la Hongrie ». Il développe ensuite ses projets, demande à l'ambassadeur de le faire appeler à Constantinople, puis ajoute : « J'aurai » l'honneur de parler plus amplement là-dessus » à Votre Excellence quand j'aurai celui de la » voir, et j'espère que la nouveauté de voir un » homme de ma qualité et de mon rang offrir » ses services aux Turcs ne la préviendra pas » contre moi. Elle comprend bien que je ne » suis pas assez fort tout seul pour me venger » de l'Empereur. Je fais donc comme les petits » souverains, je cherche des alliés puissants, » et j'espère qu'avec un tel allié, si l'on veut » me croire, j'aurai le plaisir avec le temps » d'une vengeance entière... Au surplus, Monsieur, tant de papes et de rois catholiques se » sont alliés aux soudans sarrasins et aux empereurs turcs, qu'il faudrait que je fusse un » sot pour en avoir du scrupule. Nos princes

» ne s'allient-ils pas tous les jours avec des
» souverains protestants, lesquels notre Eglise
» condamne et traite sur ce point comme les
» musulmans ? Comme je suis guéri des pré-
» ventions de ma nourrice, ma conscience et
» mon honneur ne me reprochent rien là-
» dessus, et si je puis ôter à l'Empereur la
» Hongrie, qui est le séminaire de ses armées,
» et le réduire à ses pays héréditaires, je ren-
» drai un grand service au Roi, car les états
» s'agrandissent en abaissant leurs rivaux au-
» tant que par les conquêtes, et il m'en re-
» viendra beaucoup d'honneur et sans doute
» encore de profit. Ce sont là mes desseins ;
» il me faudra quelque temps pour préparer
» les choses et attendre patiemment une con-
» joncture favorable, mais le coup n'en sera
» que plus sûr si l'on ne précipite rien, et
» comme je ne manque ni de génie, ni d'étude,
» ni de courage, ni d'expérience dans la guerre,
» peut-être réussirai-je. Il est certain aussi
» que si l'on ne tente pas de ces entreprises,
» elles ne se font pas toutes seules, et que
» celles qui ont réussi jusqu'à présent ont dû
» presque toutes leur origine à des particuliers
» qui avaient de la conduite et de la bravoure.
» — Signé, le général comte de Bonneval[1] ».

1. Lettre du comte de Bonneval au marquis de Villeneuve en date du 29 juin 1729. Affaires étrangères : Turquie, 1729.

Les circonstances ne se prêtaient guère à l'accomplissement des désirs de Bonneval. Le sultan Achmet et son grand-vizir Ibrahim étaient tous deux pacifiques à l'excès. La Turquie, gravement éprouvée par sa dernière guerre avec l'Autriche, voyant en outre cet état prendre une nouvelle force en Orient par l'étroite union qu'elle avait contractée en 1726 avec la Russie, s'était rangée à un système politique qu'elle adopte souvent après une lutte malheureuse ; se rapprochant de ses vainqueurs de la veille, elle paraissait rechercher l'amitié ou même jusqu'à un certain point la tutelle de l'Autriche, et achetait ainsi quelques années de repos. En accueillant Bonneval, elle eût craint d'éveiller les susceptibilités ombrageuses des deux cours impériales. Néanmoins, il est probable qu'au cas où la France eût réclamé le fugitif comme son sujet et l'eût pris sous sa protection, le grand-vizir, le laissant venir auprès de lui, ne se fût pas refusé à l'écouter. La France allait-elle user de son crédit en Orient pour ouvrir à Bonneval le chemin de Constantinople ?

Le marquis de Villeneuve demanda des instructions à son gouvernement ; la réponse fut défavorable. Le ministère du Roi, dirigé alors par le cardinal de Fleury, consentait bien à fournir des armes à la Turquie contre l'Autriche, mais en cachette, et à condition que sa

Cependant Bonneval, ignorant du péril qui l'aurait menacé dans la capitale de l'Empire, s'irrite de se voir arrêté à ses premiers pas sur la terre d'Orient. Il ronge son frein dans la chétive bourgade qui lui a été assignée pour résidence. Emprisonné entre de hautes montagnes, environné de paysans bosniaques à tournure de bandits, réduit à vivre d'une maigre pension de dix piastres par jour qu'il lui faut partager avec ses compagnons d'infortune, devinant les intrigues allemandes derrière l'hostilité des fonctionnaires turcs, il sent le pouvoir auquel il a cherché à se soustraire peser sur lui plus lourdement que jamais. Les rares nouvelles qui lui arrivent du dehors deviennent chaque jour plus inquiétantes. A Constantinople, l'envoyé impérial continue à agir; en Bosnie même des agents autrichiens inondent le pays et méditent un enlèvement. Lui faudra-t-il soutenir un siège dans sa maison, comme Charles XII à Bender, ou succomber dans un guet-apens et subir un trépas misérable, après avoir tant de fois mérité une belle mort? Bientôt il ne rêve plus que persécutions, l'eau qu'il porte à ses lèvres lui semble empoisonnée, sa vie devient intolérable, et peu à peu se dresse devant lui, comme une extrémité fatale, la nécessité de forcer la protection des Turcs en prenant leur religion et en se déclarant un des leurs.

Il hésite pourtant et ne se résout à rien

avant d'avoir tenté une suprême démarche auprès de l'ambassadeur de France. Un messager déguisé remet de sa part à Villeneuve une seconde lettre. Le ton en est pressant sans cesser d'être haut ; Bonneval indique clairement que, repoussé par la France, il se réfugiera dans l'apostasie, mais tout en montrant la protection de l'ambassadeur comme sa dernière ressource, il la réclame encore comme un droit : « Je doute fort, dit-il, que Votre » Excellence ait reçu la lettre que j'ai eu l'hon- » neur de lui écrire par le courrier et neveu du » pacha de Bosnie. » Il revient ensuite sur ses projets en abaissant ses prétentions, ne demande plus que la permission d'organiser un corps de Moldaves et de Valaques avec lequel il entamera, au premier signal, la Hongrie ou la Transylvanie, puis il termine ainsi : « Au » reste, je ne suis point Allemand, mais Fran- » çais, comme vous savez, et cependant les » manèges des Impériaux m'arrêtent dans ce » pays sauvage depuis six mois. Il est vrai que » j'ai servi l'Empereur vingt-deux ans en qua- » lité d'officier général, mais comme il m'a » donné la démission de tous mes emplois et la » commission de me retirer où bon me sem- » blerait, hors la seule ville de Vienne et la » cour, je suis rendu au Roi. Je ne saurais » croire que Votre Excellence se soit jointe » aux Allemands auprès du grand-vizir pour

» suspendre mon voyage et m'arrêter ici, puis-
» que vous n'aviez pour cela qu'à me faire
» savoir les intentions du Roi ! J'ai donc l'hon-
» neur de vous supplier, Monsieur, de consi-
» dérer que les Allemands, n'ayant plus aucun
» droit sur ma personne, font une injure à
» Votre Excellence et à toute la nation quand
» ils se prévalent de mes services passés pour
» continuer leur juridiction sur moi [1]. »

Enchaîné par ses instructions, Villeneuve continua à garder le silence, et Bonneval se prépara à exécuter sa menace en se faisant musulman. A cet instant, ne se livra-t-il pas en lui un dernier combat ? Il s'en est toujours défendu, prétendant qu'à son départ de Venise il était prêt à tout et ne reculait devant aucune des conséquences possibles de sa détermination :
» Je crois, disait-il plus tard à Casanova, que
» si on m'eût donné le commandement de cin-
» quante mille Juifs, j'aurais été faire le siège
» de Jérusalem [2]. » A nous, qui avons connu ses espérances, qui avons assisté à ses déboires, à ses angoisses, qui avons entendu ses appels, il est difficile de le croire sur parole. Un éclair de sensibilité passa-t-il dans cette âme toute aux passions violentes ? Songea-t-il à l'abîme qui allait désormais le séparer de tous les

1. 19 décembre 1729. Affaires étrangères : Turquie, 1729.

2. Casanova, Mémoires, édition de 1860, t. I, p. 304.

siens, à la douleur de cette jeune femme dont les avis et les encouragements ne lui avaient jamais fait défaut dans ses épreuves, dont la tendresse patiente ne se rebutait pas et s'obstinait doucement à le suivre? Nous croirons plus volontiers que, dans cette crise, ce qui souffrit le plus en lui fut son orgueil. Il avait rêvé de traiter avec le Sultan de puissance à puissance, et maintenant se voyait près de se confondre dans la foule de ces esclaves qu'un caprice du maître peut élever, mais qu'un geste replonge dans la poussière. Il a confessé que le joug des Turcs doit être en horreur « à la grande noblesse, parce qu'il admet l'égalité[1] ». Il y eut sans doute en lui un tumulte rapide de sentiments divers, puis une résolution irrévocable, et aussitôt un visage impassible et railleur. C'est l'air qu'il affecta de conserver envers tous ceux qui, parmi les chrétiens, eurent encore à s'occuper de lui : il a laissé un récit de son abjuration, adressé à Voltaire[2], où il a su mettre un égal dédain pour le culte qu'il embrassait et pour celui qu'il abandonnait. Il raconte qu'ayant envoyé son domestique Lamira auprès d'un Turc instruit pour lui rapporter la formule sacramentelle qu'il aurait à prononcer, Lamira lui dit en revenant : « Monsieur le comte, ces

1. Première lettre à Villeneuve, déjà citée.
2. *Œuvres de Voltaire,* édition Didot, tome XLVIII, p. 338 et suiv.

» Turcs ne sont pas si sots qu'on le dit à » Vienne, à Londres et à Madrid. Je lui ré» pondis, ajoute Bonneval, que je sentais un » mouvement de grâce turque intérieur, qui » consistait à donner sur les oreilles au prince » Eugène quand je commanderais quelques ba» taillons turcs. » Il accomplit ou éluda les prescriptions que la loi de Mahomet impose à ses nouveaux adeptes, prit le nom d'Achmet, puis, dépouillant le costume et l'épée du gentilhomme, revêtit l'habillement d'un Turc de condition, la robe flottante brodée de fleurs, l'ample pelisse bordée de fourrure, enfin le turban « pesant quatre livres[1] ». Ajoutons que même aux yeux de ses nouveaux coreligionnaires il dédaigna de se montrer musulman zélé, parut aussi rarement à la mosquée que jadis à l'église, et ne s'abaissa pas jusqu'au mensonge.

III

Sa conversion ne lui procura d'abord que la sécurité. Les Turcs le considérèrent désor-

1. Lettre écrite par Bonneval à son frère (sans date), publiée par le prince de Ligne, p. 158.

mais comme un hôte inviolable et ne sentirent plus la tentation de le livrer à ses ennemis, mais craignaient trop de fournir à l'Empereur un prétexte de rupture pour utiliser ses talents. Ils le laissèrent en Bosnie, l'y traitant mieux et augmentant sa pension, d'ailleurs ne songeant pas plus à l'employer que s'il se fût agi, suivant l'expression de Villeneuve, d' « un sous-» lieutenant d'infanterie [1]. » Sa grande entreprise paraissait aboutir à un échec misérable. Mais Bonneval était de ces hommes dont il ne faut jamais désespérer ; si profondes que soient les éclipses de leur étoile, elles ne sont point définitives, et il semble que le sort se réserve toujours de faire naître à leur intention des circonstances extraordinaires, pour leur permettre d'en profiter. L'événement qui vint rompre pour Bonneval le cours de l'adversité fut une révolution à Constantinople. En 1730, la populace de cette ville se souleva et précipita du trône le sultan Achmet pour y élever son neveu Mahmoud. Cette révolte eut surtout le caractère d'une explosion du fanatisme musulman, indigné de l'humiliation systématique dans laquelle le précédent régime avait tenu l'empire des califes devant l'Autriche et la Russie. Le nouveau sultan et ses ministres durent naturellement s'inspirer des passions de

1. Lettre de Villeneuve du 15 janvier 1730. Affaires étrangères : Turquie.

ceux qui les avaient portés au pouvoir, et le changement de règne détermina un changement de politique. Au lieu du grand-vizir Ibahim, qui avait réduit son rôle à celui d'intendant des plaisirs de son maître, mettant tous ses soins à orner de fleurs précieuses les jardins du sultan, à peupler ses volières d'oiseaux rares, et à construire des palais pour servir de cadre à de nouvelles fêtes, on vit un premier ministre vraiment digne de sa charge, Topal-Osman, dont l'activité guerrière et la grandeur simple rappelaient les âges héroïques de l'Islam. Tous ses efforts tendirent à préparer une guerre de revanche contre les deux cours impériales. Il comprenait que les troupes ottomanes, malgré la valeur individuelle des hommes, demeureraient inférieures à leurs adversaires tant qu'elles feraient encore la guerre comme deux siècles auparavant, c'est-à-dire par masses confuses et désordonnées, et que, pour résister aux chrétiens, il fallait leur emprunter leur manière de combattre. Il se souvint alors que le hasard avait récemment fourni à la Turquie un éducateur militaire dont elle avait dédaigné les services, et l'un de ses premiers actes fut d'appeler Bonneval à Constantinople. Il lui confia à titre d'essai le soin de commander et de réorganiser une fraction des troupes réunies au siège de l'Empire, le corps des bombardiers.

En peu de temps, Bonneval accomplit le mi-

racle d'instruire des soldats dont il ne connaissait pas la langue, à marcher, à manœuvrer, à faire l'exercice comme de vieilles troupes d'Europe. Ses bombardiers devinrent un corps modèle, destiné à servir de noyau à la future armée ottomane. Ce résultat inspira aux Turcs une haute idée de ses talents; son esprit vif et primesautier plaisait à Topal-Osman; d'ailleurs son ancienne qualité de Français lui était une recommandation de plus auprès du grand-vizir. Jadis ce ministre avait été pris par un pirate, puis livré à un Français qui l'avait bien traité et renvoyé sur parole avant le paiement de sa rançon; il en avait conservé pour notre nation une estime reconnaissante qu'il aimait à témoigner à chacun de ses membres en particulier. Il fit espérer à Bonneval le rang de pacha à trois queues, le plus élevé de la hiérarchie militaire ottomane, et nul doute qu'il n'eût tenu sa promesse, si une disgrâce imméritée ne l'était venu surprendre. En 1732, une intrigue de palais l'obligea d'échanger la charge de grand-vizir contre le gouvernement d'une province éloignée de l'Asie; il partit, emportant les espérances que Bonneval avait pu concevoir d'une rapide élévation, mais lui donnant un bel exemple de fermeté. On le vit quitter Constantinople d'un air calme et fier, traverser le Bosphore afin de se rendre au lieu de son exil, puis, arrivé sur la côte d'Asie,

célébrer un sacrifice pour remercier le Très-Haut de l'avoir délivré du fardeau du pouvoir. Les Turcs, dit un proverbe oriental, passent facilement des montagnes dans les vallées.

Après la disgrâce de son protecteur, la fortune de Bonneval subit un nouveau temps d'arrêt; il fut quelque temps négligé et comme oublié par les Turcs. Une correspondance du temps [1] nous le montre vivant à cette époque à Péra, dans le quartier européen, n'en sortant guère que pour faire manœuvrer ses bombardiers à Scutari, au grand ébahissement des populations de la rive asiatique, enfermé le reste du temps chez lui et souvent tourmenté par la goutte. Ses appointements lui suffisaient pour vivre, non pour briller. Son isolement était à peu près complet; sa société se réduisait à quelques réfugiés hongrois; jusqu'aux compagnons qui avaient partagé toutes ses épreuves en Bosnie l'abandonnaient et se cherchaient des ressources pour leur compte; l'inventeur de bombes asphyxiantes s'était fait médecin. Cette médiocrité devait peser à un homme du caractère de Bonneval plus que d'éclatantes disgrâces; il a pris soin pourtant de nous avertir que les difficultés qui renaissaient sans cesse sous ses pas n'avaient point abattu son cou-

1. Lettre de Constantinople du 25 mai 1732, dans la correspondance de Turquie : Affaires étrangères.

rage, et qu'il avait su, contre les coups du sort, s'armer d'indifférence et se cuirasser de belle humeur. « Dans toutes les persécutions qu'on » m'a fait subir, a-t-il dit, je n'ai jamais perdu » l'appétit. Heureux ceux qui ont leur philo- » sophie dans le sang ! [1] » Il affirmait, d'ailleurs, que rien n'était perdu tant qu'il serait à Constantinople, et en état de « prendre l'occasion aux » cheveux [2] ». En effet, son attente ne devait pas être toujours déçue; le moyen de relever sa fortune ou plutôt d'en commencer une nouvelle allait naître pour lui de la guerre de la succession de Pologne qui, en 1733, mit aux prises les principales puissances de l'Europe ; tandis que l'Autriche et la Russie se concertaient pour élever sur le trône de Varsovie le prince Auguste de Saxe, la France soutenait Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, et s'efforçait d'entraîner la Turquie dans sa querelle.

La brusque apparition de la Russie, surgissant tout armée de ses déserts, avait depuis peu modifié profondément la situation de l'Europe orientale. Obéissant encore à l'impulsion de Pierre le Grand, la Russie ne cessait de pousser ses progrès aux dépens de tous ses voisins; son ambition menaçait à la fois la Turquie, la Pologne et la Suède. La politique française,

1. Lettre écrite à son frère, déjà citée.
2. Lettre de Villeneuve du 3 avril 1732. Affaires étrangères : Turquie.

considérant le maintien de ces trois états comme nécessaire à l'équilibre général, s'appliquait à les soutenir l'un par l'autre et cherchait surtout à constituer le Turc gardien et défenseur de l'indépendance polonaise. Elle poursuivait ce résultat à l'aide des procédés qu'elle avait toujours employés à Constantinople et qui donnaient à nos rapports avec la Turquie un caractère particulier, sans exemple dans les relations entre grandes puissances. Il est curieux de constater, dès que l'on s'avise d'étudier l'histoire diplomatique à ses sources originales, combien de faits depuis longtemps accrédités ne sont vrais qu'à peu près. L'alliance avec le Turc a toujours passé pour l'un des principes traditionnels de notre ancienne politique; or, à aucune époque, il n'y eut entre la monarchie française et la Porte une alliance au sens strict et formel du mot, c'est-à-dire un pacte contenant des obligations réciproques et liant les deux parties. Sans doute la France faisait de son crédit auprès des Turcs l'un des ressorts de sa puissance, mais sans jamais s'interdire la faculté de désavouer ces auxiliaires compromettants. Se voyait-elle engagée dans une grande guerre, elle poussait la Porte à prendre les armes contre nos ennemis ou leurs alliés, tout en évitant d'entrer avec elle dans aucun engagement positif, s'en servait ainsi pour affaiblir ou détourner les forces qui nous

étaient opposées, puis, lorsqu'elle trouvait son avantage à cesser la lutte, signait la paix pour son compte sans s'occuper des Infidèles qu'elle avait mis en mouvement, et les abandonnait à leur sort. Cette politique réussissait sans difficulté à une époque où la race ottomane, ardente au combat, tourmentée d'un insatiable désir d'expansion et de conquête, n'admettait que des trêves avec ses ennemis chrétiens et saisissait toutes les occasions de recommencer la lutte, à l'époque où le grand Soliman pouvait dire avec raison : « Nuit et » jour mon cheval est sellé, et mon sabre est » ceint[1]. » Cependant, à mesure que la force agressive des Turcs diminuait, que leur valeur devenait moins irrésistible et leurs entreprises moins heureuses, ils ne montraient plus autant de docilité envers nos envoyés et se plaignaient parfois du rôle sacrifié auquel notre politique les condamnait ; dès la fin du XVIIe siècle on les avait vus à plusieurs reprises, au cours d'une guerre entreprise à notre instigation, réclamer un traité d'alliance positif ou au moins la promesse de ne point conclure la paix séparément. Nos ambassadeurs n'avaient répondu à ces demandes, présentées encore avec timidité, que par de vagues assurances. Au début de la

1. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, p. 118.

guerre de Pologne, la France demeura fidèle à ses errements ; tandis qu'elle entamait les hostilités avec l'Autriche, elle comptait sur les Ottomans pour occuper la Russie et, sans engager une lutte directe avec cette puissance, se flattait de lui faire la guerre par procuration. M. de Villeneuve reçut ordre d'émouvoir le Divan ; il y employa toute son activité, toute son éloquence. Dès qu'il eût appris, au mois de septembre 1733, à la fois l'élection de Stanislas et la marche des Russes sur Varsovie, il pressa le grand-vizir Ali, successeur de Topal-Osman, de faire entrer des troupes en Pologne et d'opposer à l'agression moscovite une invasion libératrice.

Le grand-vizir Ali éprouvait d'étranges perplexités ; il se sentait partagé entre le sentiment vague et comme l'instinct des vrais intérêts de son pays qui le portait à soutenir Stanislas, et la crainte de se jeter dans une entreprise périlleuse sans être assuré du concours de la France. Ses appréhensions étaient d'autant plus vives que la prudence était en quelque sorte une qualité obligatoire pour les hommes d'Etat ottomans, et que tout vizir convaincu d'avoir précipité l'empire dans une guerre malheureuse échappait difficilement au supplice. Ali, fin comme la plupart des Orientaux, mais plus habitué à la diplomatie intime du sérail qu'à la conduite des grandes affaires, était profondément igno-

rant de la politique européenne ; il avait toutefois le mérite de s'avouer son inexpérience, et sentait le besoin d'un conseiller qui complétât son éducation d'homme d'Etat en lui donnant des notions certaines sur les intérêts et les dispositions des principales puissances. Un des rares Turcs qui eussent voyagé et fussent capables de s'élever au-dessus des préjugés de leur race, Said-Effendi, fils d'un ancien ambassadeur en France, lui proposa Bonneval pour tenir ce rôle. Le vizir pensa que, si le comte s'était surtout fait connaître dans la guerre, son passage dans les conseils de l'Empereur l'avait initié aux secrets de la politique et lui permettait de fournir à ce sujet d'utiles lumières. Bonneval s'était présenté comme général expérimenté ; les Turcs allaient l'employer comme diplomate consultant Le vizir le fit appeler, tint avec lui plusieurs conférences, puis l'invita à lui donner son avis par écrit sur la situation et les forces respectives des divers états, et sur le parti le plus convenable à la Sublime-Porte dans la conjoncture présente. Voici Bonneval, ennemi juré des gens de plume et de cabinet, réduit à les imiter et à composer sur commande de longues dissertations[1].

1. M. Schefer, administrateur de l'Ecole des langues orientales, membre de l'Institut, a bien voulu nous communiquer un manuscrit contenant les questions posées par le vizir à Bonneval, avec les réponses et

Il s'en acquitta fort bien. Les situations diverses par lesquelles il avait passé l'avaient mis à portée, ainsi qu'il aimait à le répéter, « de con- » naître la plupart des rois, princes et ministres » de l'Europe et même de vivre familièrement » avec plusieurs [1] ». Dans cette société, comme son esprit curieux s'appliquait aux choses de la politique aussi bien qu'à celles de la guerre, il s'était procuré des ouvertures sur toutes les questions qui divisaient alors les princes, et dont quelques-unes forment encore l'occupation périodique et le tourment de l'Europe. Joignant à ces connaissances acquises une sagacité pénétrante et parfois prophétique, il apercevait les événements de loin, et l'on pourrait dire de lui, en empruntant une expression à Talleyrand, qu'il fut l'un des hommes de son temps qui eurent « le plus d'avenir dans l'es- » prit ». La rapide élévation de la Russie le frappait particulièrement; il pressentit les progrès que cet empire était appelé à réaliser, tant en Europe qu'en Asie, et marqua à l'avance les étapes de sa marche. Turc par nécessité et obligé de se placer au point de vue spécial de cette nation, il comprit que pour de la Russie l'asservissement de la Pologne était

mémoires rédigés à ce sujet par le comte. Plusieurs de ces documents sont reproduits aux archives des affaires étrangères : Turquie, 1734-35.

1. Pièce n° 7 du manuscrit cité.

moins un but qu'un moyen, son véritable objet étant d'établir son influence en Orient sur les ruines de la domination ottomane et de s'ouvrir les mers du Midi. En soutenant la Pologne, la Turquie ne ferait donc que pourvoir à sa propre sûreté et défendre son indispensable rempart. Il sentait toutefois que les Osmanlis, en dépit des multitudes armées dont ils disposaient, ne sauraient résister aux deux cent mille hommes de troupes réglées que la Russie pouvait mettre en ligne, s'ils n'étaient soutenus et comme étayés par l'une nos grandes puissances de l'Occident. C'est à la France qu'il réservait ce rôle, conforme à ses traditions en Orient. Seulement, autant pour couvrir sa propre responsabilité vis-à-vis de ceux dont il devenait le conseiller que pour sauvegarder la sûreté de la Porte elle-même, il jugeait indispensable que la France contractât avec cette dernière des liens étroits, garantît à la Turquie l'intégrité de ses possessions, promît de l'assister autrement que par des avis et des exhortations, payât enfin de sa personne dans la grande lutte qui se préparait. Après avoir composé pour l'instruction du vizir un tableau de l'Europe politique et militaire, où il marquait d'un trait sûr la situation, le caractère et comme la physionomie propre de chaque état, sa conclusion fut que la France et la Turquie devaient conclure une alliance per-

pétuelle contre les Moscovites, pour le maintien de la liberté de la Pologne.

Après avoir développé, dans plusieurs mémoires, les avantages de ce parti avec une abondante précision, il ne s'en tint pas là; entraîné par la tendance naturelle de son esprit à tirer d'observations justes des conséquences chimériques ou prématurées, il laissa entrevoir aux Turcs que l'alliance dont il proclamait la nécessité se transformerait promptement en coalition. La Suède y accèderait la première. L'Espagne, intéressée à fermer la Méditerranée à toute puissance nouvelle, se déciderait à suivre l'exemple de la France. Quant aux puissances maritimes, l'Angleterre et la Hollande, la première surtout, tarderaient-elles longtemps à reconnaître dans le Moscovite un rival futur et redoutable non seulement dans les contrées du Levant proprement dites, mais même dans ces lointaines régions de l'Asie centrale où les nations d'Occident commençaient à répandre leur négoce et à établir leur influence. Et Bonneval montrait la Russie franchissant depuis quelques années la chaîne du Caucase, débordant sur les rives de la Caspienne et les hauts plateaux de l'Arménie, « en attendant, disait-il, que cette nation avide et ambitieuse se répande dans toute l'Asie [1] », et s'efforçant de détourner à son profit le com-

1. Pièce citée à la page 46.

merce des Indes. Par ces raisons, l'Angleterre serait nécessairement amenée à s'associer à tout effort tenté pour réduire la Russie à ses anciennes limites, et l'on verrait une partie des états de l'Europe se liguer contre les ambitions moscovites, dès que la France aurait rompu avec le préjugé qui l'avait éloignée jusqu'à présent de l'alliance des Infidèles.

Si ces prévisions grandioses devaient se réaliser en partie cent vingt ans plus tard, l'effet immédiat des avis de Bonneval fut d'affermir les Turcs dans leur désir d'imposer à la France un engagement formel ; une velléité vague se transforma chez eux en doctrine ferme, appuyée d'arguments rigoureusement déduits. Le grand vizir goûta pleinement les idées de Bonneval et les présenta comme siennes à notre ambassadeur, lorsque celui-ci vint lui demander une réponse définitive. Il déclara que la Porte n'entrerait en campagne contre les Moscovites que lorsque la France aurait signé avec elle un traité d'alliance. Totalement dépourvu des pouvoirs nécessaires pour conclure un tel acte, Villeneuve dut se borner à transmettre à son gouvernement les demandes de la Turquie, en sollicitant des instructions à bref délai. D'ailleurs, ni le grand-vizir ni Bonneval ne mettaient en doute l'adhésion de la France aux conditions qu'ils lui posaient : tous deux considéraient l'action de la Turquie comme seulement retar-

dée et voyaient toujours dans le Moscovite l'ennemi du lendemain : Ali, dans le temps même qu'il ajournait notre envoyé, adressait au représentant de la tsarine Anna les plus vifs reproches sur la conduite de sa cour. Le Russe baissa la tête sous la réprimande, puis, l'orage passé, avec un sang-froid insolent, fit offrir au premier ministre huit cent cinquante bourses, contenant quatre cent vingt-cinq mille écus, sous la condition que les Turcs observeraient la neutralité jusqu'à la fin de l'année. A cette proposition Ali réfléchit. On était en octobre ; le vizir se dit que trois mois, ou pût s'en faut, s'écouleraient avant qu'une réponse pût arriver de Versailles. En accédant au marché offert, il ne faisait après tout que demeurer fidèle au système adopté par son gouvernement et jugé conforme à la sûreté de l'empire : il pouvait donc s'enrichir sans se vendre et sans trahir personne. Grâce à ce raisonnement « subtil et » turquesque », comme disait Antoine Galland, il prit les huit cent cinquante bourses, puis, la conscience en repos, se prépara tranquillement à attaquer les Moscovites, mais seulement lorsque la France aurait accédé à ses propositions [1].

Il restait à savoir si la France, rompant avec

1. Lettre de Villeneuve du 5 novembre 1733. Affaires étrangères : Turquie.

ses traditions et adoptant en Orient une conduite nouvelle et hardie, se prêterait à l'engagement qu'on sollicitait d'elle. Le cardinal de Fleury éprouvait une extrême répugnance à se lier avec les Turcs. D'abord ses prédécesseurs ne lui en avaient point donné l'exemple, et sa politique modeste condamnait toute innovation. Ensuite il était prêtre, prince de l'Eglise; pouvait-il, sans manquer à son caractère, conseiller à Louis XV d'apposer la signature royale au bas d'un pacte réprouvé par la religion. Enfin, sa conscience d'homme d'Etat avait aussi ses scrupules · hésitante et timorée, elle l'éloignait d'un parti qui lui paraissait dangereux dans le présent, compromettant pour l'avenir, et qui, en plaçant toutes les parties de la Turquie sous notre garantie, pouvait entraîner la France à une intervention constante et sans limites en Orient. Par ces raisons, il écarta péremptoirement l'idée d'un traité d'alliance et crut parvenir à ses fins à l'aide de demi-mesures. Villeneuve fut autorisé d'abord à faire connaître verbalement aux Turcs que le Roi ne les abandonnerait point, « lorsqu'il » songerait à rendre la paix à l'Europe[1] », puis même à leur remettre par écrit une déclaration conçue dans ce sens. Le cabinet du Roi ne s'é-

1. Chauvelin à Villeneuve, 26 janvier 1739. Affaires étrangères.

tait résigné à cette concession qu'à grand' peine et après de longues tergiversations; le projet de déclaration ne partit de Versailles qu'à la fin de mai 1734.

Tandis que la France délibérait et que les Russes s'étendaient en Pologne, assiégeant Stanislas dans Dantzick après l'avoir chassé de Varsovie, la faveur de Bonneval ne cessait de grandir à Constantinople. Quelque temps elle était demeurée secrète, le vizir le voyant à la dérobée, le récompensant avec de belles paroles, l'assurant que ses conseils étaient appréciés au sérail et que Sa Hautesse parlait quelquefois de lui. Bonneval exigea bientôt et obtint de plus solides avantages. D'abord, ce fut le rang de pacha. On le vit alors sortir peu à peu de l'obscurité où il s'était tenu volontairement, « se donner de l'air » [1] ; il retrouva aussitôt des amis, des clients, des flatteurs. Désormais il ne cesse plus de s'élever; les honneurs lui arrivent en foule, se pressent, s'accumulent autour de lui. Il est fait gouverneur de Caramanie et *beylerbey* de Roumélie, charges honorifiques qui ne l'empêchent point de résider au siège de l'empire, mais lui assurent le pas sur les pachas ordinaires ; il obtient un palais à Scutari, un revenu annuel de cin-

1. Lettres de Constantinople du 24 juillet 1734. Affaires étrangères : Turquie.

quante mille livres. A ce moment il affiche son pouvoir ; quand il se rend au sérail, c'est dans le pompeux appareil des dignitaires musulmans ; il est à cheval, un cortège de domestiques l'entoure, des hommes de pied en costume éclatant écartent la foule sur son passage; son titre de *beylerbey* lui donne le droit de faire marcher à ses côtés quatre estafiers et de faire porter devant lui deux queues de cheval au bout de longues hampes bariolées. Au palais, il aborde familièrement les ministres ; ceux-ci lui prodiguent les marques de déférence et leurs plus respectueux saluts. Lui a dédaigné de se plier aux usages serviles aussi bien qu'à la gravité de l'Orient, de se composer un air conforme à son nouvel état, et le costume qu'il a adopté paraît encore un déguisement. Tel nous l'avons connu à Vienne et à Bruxelles, tel nous le retrouvons au sérail, hautain, présomptueux, dominateur, le geste bref, le ton impérieux ou ironique. Il étonne de sa verve des gens « qui parlent moins en un mois, suivant la remarque d'un voyageur, que les chrétiens en un jour »[1] ; il critique, redresse, ordonne ; il gourmande ses nouveaux amis et les subjugue par son audace. Son franc-parler intrépide semble toujours à la veille de le perdre auprès du plus soupçonneux des gouvernements, et

1. La Motraye, *Voyage en Orient*, p. 265.

rien n'étonne les ministres étrangers autant que sa faveur, si ce n'est de la voir durer. Dans l'été de 1734, c'est-à-dire à l'époque même où les offres définitives de la France parviennent à Constantinople, il atteint à l'apogée de sa puissance ; aucune décision n'est prise sans l'avis de l'homme nécessaire; il dirige la politique extérieure de l'empire, et c'est ce Français, devenu le véritable ministre des affaires étrangères du Sultan, qui, dans la négociation ouverte avec la cour de Versailles, va inspirer les résolutions de la Turquie et lui dicter ses réponses.

Bonneval continuait à désirer sincèrement une prise d'armes de la Porte en faveur de Stanislas, sous l'inspiration et avec le concours de la France. Seulement son esprit absolu ne lui permettait point de se départir des principes qu'il avait posés ; la voie d'un traité formel lui paraissait toujours la seule qui pût satisfaire à la fois la dignité et les intérêts des deux puissances. Il avait fait passer secrètement à la cour de Versailles quelques-uns des mémoires qu'il avait rédigés dans ce sens, prétendait persuader la France ou lui forcer la main, et n'admettait point de tempérament au système dont il était l'auteur. Il avait commencé par prévenir les Turcs contre toute déclaration verbale; appuyant volontiers d'exemples puisés dans l'histoire les leçons de politique qu'il leur donnait, il leur avait rappelé que Louis XIV les

avait abandonnés au congrès de Ryswick, après leur avoir laissé affirmer par son ambassadeur qu'il ne traiterait jamais séparément. Lorsque plus tard M. de Villeneuve offrit une déclaration écrite, le grand-vizir, auquel Bonneval continuait à servir de *souffleur*, suivant l'expression de Voltaire, contesta la valeur des termes dont la France entendait se servir et y découvrit des réticences. Notre ambassadeur se trouva aux prises avec cette diplomatie d'Orient qui excelle dans la défensive, dispute le terrain avec une douce opiniâtreté et découvre sans cesse à la résistance des ressources imprévues. Il multiplia ses efforts pendant plusieurs mois sans emporter une réponse formelle, les Turcs revenant toujours sur la nécessité d'un traité d'alliance ou au moins d'une déclaration plus explicite que la précédente, appuyée d'une lettre du Roi au Sultan.

La présence de Bonneval dans les conseils de la Porte nuisit au succès de la négociation par d'autres motifs. Les distinctions que lui prodiguait son nouveau souverain n'avaient pas entièrement satisfait son orgueil. Il considérait les musulmans comme une race inférieure au milieu de laquelle le hasard des événements l'avait jeté, profitait de leur faveur, mais ne s'en glorifiait point. Ce qui lui tenait au cœur, c'était de forcer les égards de ses pareils, des personnes de condition accréditées

auprès de la Porte par les princes chrétiens : il voulait se voir recherché par les puissances et courtisé par leurs envoyés. Ceux-ci, après l'avoir d'abord évité et dédaigné, avaient senti peu à peu fléchir leur raideur devant la nécessité de se concilier une puissante protection. Les ministres des états secondaires s'étaient rendus les premiers ; ils reconnaissaient maintenant Bonneval comme personnage officiel et se présentaient à son audience. Les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande avaient cédé ensuite, cherchant toutefois à se soustraire à un hommage direct par des prévenances ; le premier faisait passer secrètement au nouveau pacha des vins et des liqueurs ; tous deux l'envoyaient complimenter par leurs drogmans. Bonneval rentrait ainsi d'autorité et le front levé dans cette société chrétienne d'où il s'était lui-même retranché. Seul ou à peu près le marquis de Villeneuve, sur les ordres réitérés de son gouvernement, résistait encore au mouvement qui entraînait la plupart de ses collègues. Bonneval souffrait impatiemment cette réserve de la part du représentant de son ancienne patrie, d'un ministre qu'un intérêt pressant semblait devoir contraindre à resipiscence, et il en marqua plusieurs fois sa surprise. Après beaucoup d'hésitation, Villeneuve, se résignant à désobéir à son gouvernement pour le mieux servir, consentit à voir le pacha

Achmet, mais secrètement, et cette tardive réparation ne suffit pas à l'orgueilleux renégat. D'ailleurs, il ne pardonnait point au marquis de lui avoir jadis refusé son assistance et de l'avoir réduit à une humiliation inutile ; la hauteur commandée dont l'envoyé du Roi usait à son égard lui paraissait d'autant plus insupportable que, conservant sous le turban sa superbe aristocratique, il reprochait à Villeneuve une origine moins illustre que la sienne, traitait volontiers de parvenu « ce petit ambassadeur[1] », et qualifiait son procédé d'impertinence. Le peu de goût qu'il éprouvait pour la personne du négociateur ne fut pas sans contribuer à l'inflexibilité qu'il témoigna dans les pourparlers, et qu'il ne cessa de recommander au Divan.

Enfin, si Bonneval possédait certaines des qualités de l'homme d'Etat, il n'en avait ni la réserve ni la prudence. « Les effets de son in» discrétion, écrivait Villeneuve, sont encore » plus pernicieux que ceux de son entêtement. » Il n'y a plus de secret dans cet empire depuis » qu'on lui a donné part aux affaires[2] ». Tous les Européens d'un passé douteux qui affluaient déjà en Orient, exilés et émigrés, musulmans de fraîche date aspirant à se refaire une destinée dans un monde nouveau, se groupaient natu-

1. Lettre à son frère, déjà citée.
2. 11 septembre 1734. Affaires étrangères; Turquie.

rellement autour de celui dont l'exemple les encourageait ; Bonneval les accueillait avec une bienveillance familière, les poussait, les employait; il lui parut piquant d'avoir un abbé renégat pour lui servir de secrétaire et l'aider dans la rédaction des mémoires qu'il soumettait à la Porte. Incapable de dissimulation, il jetait au vent sa pensée devant ces dangereux auxiliaires, agitait bruyamment en leur présence les vastes projets dont sa tête était pleine, et avait fait de sa maison le rendez-vous d'un monde cosmopolite, remuant, besoigneux, qui tenait bureau d'intrigues et dans lequel la Russie et l'Autriche recrutaient facilement des espions. Les deux cours impériales furent ainsi mises au courant de nos démarches successives, des réponses de la Porte, de ses exigences, et purent se concerter en connaissance de cause pour croiser nos efforts.

Embarrassée par ces multiples obstacles, la négociation languissait. Vainement Bonneval chercha-t-il à lui donner une nouvelle face en imaginant de former une union défensive et offensive entre la Porte et la Suède ; la France aurait signé un acte de même nature avec la cour de Stockholm et, sans rien conclure personnellement avec les Turcs, eût rassuré ceux-ci en devenant leur alliée indirecte et au second degré. Bonneval avait été encouragé à cette tentative par une lettre du roi de

Suède qui jadis l'avait connu, appréciait ses talents, et après son arrivée à Constantinople, l'avait fait féliciter « sur ce qu'il avait enfin » une religion » [1]. Malheureusement la longueur du débat engagé entre Versailles et Constantinople avait laissé aux Russes le loisir de poursuivre l'écrasement du parti de Stanislas, et l'extrémité où ils l'avaient réduit rendait désormais toute assistance superflue. D'ailleurs la France, dégoûtée par les difficultés qu'elle rencontrait en Orient, laissait peu à peu se déplacer le différend qui lui avait mis les armes à la main ; elle ne s'occupait plus qu'à poursuivre ses conquêtes en Italie aux dépens de l'Empereur et au profit de l'Espagne. En 1735, elle rompit définitivement la négociation entamée à Constantinople, affirmant « qu'elle » ne saurait jamais consentir à renouveler » l'exemple de François I[er] » [2], et signa avec l'Autriche les préliminaires de Vienne, dont l'une des clauses attribuait la Lorraine au roi Stanislas à titre de dédommagement. La noblesse polonaise dut courber le front sous le maître étranger qui lui était imposé, et cette humiliation prépara son prochain et entier asservissement. La France et la Turquie perdirent ainsi la seule occasion qu'elles aient

1. Prince de Ligne, p. 59.
2. Lettre de Chauvelin, 20 mai 1735. Affaires étrangères.

eue peut-être pendant le XVIIIe siècle de sauver la Pologne. Dans cette crise, Bonneval avait exercé une influence réelle sur les affaires générales de l'Europe, mais tout en rêvant pour la France un rôle glorieux et décisif en Orient, pour avoir voulu le lui imposer malgré elle, il avait mis un insurmontable obstacle aux vues plus modestes de notre politique et finalement desservi nos intérêts.

IV

En laissant sans secours un voisin faible qui implorait son appui, la Turquie n'évita pas la guerre, mais s'exposa à la subir dans des conditions défavorables. La Pologne soumise, la Russie et l'Autriche ne désarmèrent point : elles ne surent résister au désir de poursuivre leurs conquêtes aux dépens d'un autre état dont les possessions offraient à leurs convoitises un appât non moins tentant, et profitèrent de la conduite ambiguë de la Turquie pendant leur querelle avec la France pour l'assaillir. En 1736, la Russie commença les hostilités par la surprise d'Azof; dans le cours de l'année suivante, l'Autriche se joignit à elle, après un simulacre de médiation. Toutes deux comptaient

sur un succès facile et chacune avait à l'avance marqué sa part du butin. La Russie prétendait s'assurer, avant tout, la rive septentrionale de la mer Noire, avec ses baies spacieuses où s'équiperaient à loisir les flottes destinées à la conquête de Constantinople. L'Autriche entendait s'emparer de la Bosnie ou au moins de la plus grande partie de cette province, consolider par cette conquête sa situation dans le Levant, et compenser ses pertes récentes en Italie ainsi que le déclin de son influence dans l'Europe occidentale. Ces résultats obtenus, les deux puissances se réservaient de pousser plus loin leurs avantages, si les circonstances s'y prêtaient, et d'en finir avec la Turquie. L'ambassadeur de la Tsarine à Constantinople annonçait un soulèvement général des populations chrétiennes de l'empire ottoman, dès que les troupes moscovites auraient franchi la frontière. « Les Grecs des provinces, écrivait-il, » et plus encore les Bulgares, les Valaques, » les Moldaves et autres, travaillent avec tant » d'énergie à se soustraire à la tyrannie et sont » tellement dévoués à la Russie, qu'à la pre» mière occasion ils n'hésiteront pas de sacri» fier leur vie pour Votre Majesté, pour la li» bératrice qu'ils attendent... Votre Majesté » règne légitimement sur les cœurs de tous les » bons chrétiens qui se trouvent sous le joug » de la barbarie prête à rendre le dernier sou-

» pir »[1]. Jamais la Turquie n'avait eu à subir un aussi rude assaut. En Europe sa cause parut désespérée. Les nouvellistes et faiseurs de projets annonçaient sa ruine à jour fixe, et donnant libre carrière à leur imagination, partageaient à l'envi sa dépouille.

En entretenant la défiance des Turcs à notre égard et en fournissant des arguments à leur timidité, Bonneval avait contribué à attirer sur eux cet orage. Le péril déclaré, il répara sa faute à force d'activité et de présence d'esprit. Après s'être improvisé diplomate, il reprit son rôle de conseiller militaire et s'y surpassa. Eloigné de tout commandement direct par son ignorance de la langue du pays et peut-être aussi par la jalousie des généraux turcs, il reçut néanmoins, avec le titre de pacha à trois queues, la haute main sur l'ensemble des opérations. Tantôt à Constantinople, tantot dans le camp du grand-vizir, passant du cœur de l'empire aux frontières menacées, il s'occupa partout d'organiser la défense. Point de jour qu'il n'adressât aux différentes armées des avis, des instructions, des mémoires, des cartes : « Ce sont des coups sourds, disait-il, mais qui » portent »[1]. En présence et en quelque sorte

1. Dépêches de l'ambassadeur russe Wichniakof en janvier et mars 1736, citées par Solovief, *Histoire de Russie*, t. XX, p. 110 et 111.

1. Lettre écrite à la cour de France par un agent de

sous le feu de l'ennemi, il réforma l'armement, la tactique, la stratégie. Par son conseil le front des bataillons turcs se hérissa de longues piques qui arrêtèrent les charges de la grosse cavalerie de l'Empereur. Il enseigna aux janissaires une nouvelle manière de combattre. Jusqu'alors cette troupe se groupait pour attaquer en une seule et lourde masse qui se précipitait à l'aveugle sur l'ennemi : si la tête de la colonne se brisait contre l'obstacle, le corps entier restait paralysé ; c'était la confusion, puis la déroute. Bonneval habitua les janissaires à se former par détachements isolés, s'appuyant les uns les autres sans perdre la liberté de leurs mouvements, et à offrir moins de prise à l'ennemi par cette habile dispersion. Quant à la conduite générale de la guerre, il fut d'avis de laisser les Moscovites errer dans les déserts de la Tartarie sans chercher à les joindre, affirmant « que l'éloignement ruinerait leurs » entreprises » [1], et qu'ils ne sauraient même garder leurs conquêtes : il fallait au contraire, suivant lui, « appuyer » ferme contre les armées autrichiennes, engagées dans les défilés de la Bosnie.

Ces indications, grâce auxquelles la vaillance naturelle aux soldats de l'Islam ne se dépensa

Bonneval, 24 novembre 1739. Affaires étrangères : Turquie, suppléments.

1. *Ibid.*

plus en vain, permirent à la Turquie de soutenir sans désavantage le choc de ses adversaires. Tandis que les Russes, décimés par la misère et la maladie, harcelés par la nuée des Tartares, voyaient leurs armées se fondre sans avoir combattu et devaient borner leurs exploits à des ravages, le sort de la guerre se décidait en Bosnie et en Serbie ; là les armées allemandes, égarées dans un chaos de montagnes, forcées de s'éparpiller, succombaient en détail dans d'obscurs engagements. Après deux campagnes meurtrières, elles n'avaient réussi ni à soumettre la Bosnie ni même à conserver les positions qu'elles avaient surprises tout d'abord. Peu à peu les Turcs s'enhardirent ; toujours d'après les conseils de Bonneval, « leur défensive active se tourna en offensive »[1]; d'heureux coups de main leur ouvrirent le territoire ennemi : il semblait qu'avec Bonneval la victoire eut changé de camp. A la fin de 1738, les armées du Sultan étaient en progrès sur les deux rives du Danube, et après avoir pris Orsova, menaçaient Belgrade.

En ranimant la Turquie, en faisant passer dans ce corps inerte un souffle d'énergie guerrière, Bonneval servait avec efficacité les vues de la politique française. Ses efforts trouvaient

1. Mémoires remis à la Porte par Bonneval. Manuscrit cité, pièce nº 5.

d'ailleurs dans la France elle-même une utile assistance. Le gouvernement du Roi s'était fait attribuer le rôle de médiateur entre la Porte et les deux cours impériales; soutenant la première par ses encouragements, l'exhortant à ne point fléchir et à redoubler de vigueur, il usait en même temps de toute son autorité pour amener l'Autriche et la Russie à suspendre la lutte et à modérer leurs exigences, les menaçait de diversions dans le Nord, réussissait à émouvoir les neutres, proclamait enfin pour la première fois la conservation de la Turquie comme une nécessité d'ordre européen. A Constantinople, Villeneuve était devenu l'âme des résolutions politiques du Divan : il réglait tous les mouvements de sa diplomatie et ne lui refusait même point des conseils militaires. Pour la première fois Villeneuve et Bonneval, l'ambassadeur et le renégat, sans s'être entendus, cessèrent de se contrarier et tendirent au même but. L'un, organe attitré de notre politique, l'autre, représentant la France sur les rives du Bosphore à sa manière et en irrégulier, se rencontrèrent pour inspirer cette résistance de la Turquie qui étonna l'Europe et déconcerta ses adversaires.

Cet accord ne devait point se prolonger. Villeneuve, chez lequel l'ardeur n'excluait point la sagesse ni la sûreté des vues, avait reconnu que les succès inattendus des Turcs seraient

necessairement éphémères ; il voulait en profiter pour leur procurer une paix qui dissimulerait la faiblesse réelle de l'empire ottoman, assurerait son intégrité et laisserait l'Europe sous l'impression de ses victoires. Dès qu'il vit les deux cours impériales disposées à traiter, tous ses efforts s'employèrent à la conclusion d'un accommodement : après avoir prêché aux Turcs l'énergie, il leur recommandait la prudence. Bonneval, au contraire, emporté par son imagination, ne rêvait que de prolonger la lutte et de lui donner des proportions démesurées. C'est qu'il voyait approcher l'heure longuement attendue, passionnément désirée, où il lui serait permis de marcher en personne contre l'Autriche, de la saisir corps à corps, et de la vaincre à l'aide de ses propres sujets révoltés.

Retenu jusqu'à présent loin du champ de bataille, et souffrant impatiemment de se voir réduit à conseiller, quand il brûlait d'agir, il revenait à son ancien projet de soulever la Hongrie et se croyait près de le réaliser. De longue main il s'était assuré un instrument pour cette œuvre. Aux portes de Constantinople, à Rodosto, vivait un prince exilé, Ragotzki, le chef des Hongrois pendant leur lutte suprême pour l'indépendance, celui dont le nom est demeuré parmi eux populaire et béni, et dont le chant de guerre fait encore vibrer leurs

cœurs comme la voix même de la patrie. Après des exploits sans nombre, Ragotzki avait dû quitter son pays avec quelques partisans et demander l'hospitalité au sultan : il n'avait point pourtant renoncé à la lutte et, les yeux fixés sur la Hongrie, n'attendait qu'un signal pour y reparaître de nouveau. Il languissait en Turquie depuis plusieurs années lorsque Bonneval y arriva. Celui-ci se rapprocha immédiatement de lui, cultiva son amitié et entretint ses espérances. Cependant Ragotzki mourut au moment où la guerre se rallumait sur le Danube, mais il avait légué à son fils le soin de s'inspirer de son exemple et de reprendre son rôle. Le jeune prince hésita d'abord à assumer le personnage difficile de prétendant : il songeait à se retirer en France ou en Espagne; Bonneval, auquel son père l'avait recommandé en mourant, le détourna de cette fuite par une éloquente métaphore : « Je dois vous faire souve-
» nir, lui écrivit-il, qu'il en est des grandes
» maisons qui changent de patrie comme des
» vieux arbres qu'on transporte d'un terrain à
» l'autre; ils n'ont jamais plus ce beau vert et
» cette vigueur de sève qui les rendait l'orne-
» ment des forêts; ils dépérissent et en peu
» d'années ils dessèchent sur leurs racines et
» ne présentent plus que des troncs dépouillés
» de feuilles et de fruits. Ainsi, quelque grand
» que vous parveniez en France ou en Espagne,

» vous ne serez jamais qu'un illustre sujet, au » lieu qu'en suivant les traces du prince votre » père de glorieuse mémoire, et profitant des » conjonctures qui me paraissent favorables » pour vous, vous pourrez récupérer les états » et les biens que possédait votre maison et » devenir souverain, ce qui me paraît mille » fois plus glorieux et plus avantageux que » d'être le sujet du premier monarque de la » terre, de quelques commodités et de quel» ques distinctions dont ce titre puisse être ac» compagné ![1] »

Convaincu par cette ardente parole, le jeune Ragotzki se laissa reconnaître par les Hongrois réfugiés à Rodosto « comme chef, comme » prince et comme père ». Puis Bonneval détermina la Porte, enorgueillie de ses succès, à l'appeler à Constantinople et à lui décerner l'investiture de la principauté de Transylvanie, sur laquelle le sultan s'arrogeait encore un droit de suzeraineté. Ce fut un jour de triomphe pour Bonneval que celui où Ragotzki traversa Constantinople et fut reçu au sérail avec l'appareil d'un souverain, où le Commandeur des croyants remit entre ses mains la masse d'armes, insigne de l'autorité qu'il lui déléguait, le salua du titre de « prince de Transyl-

1. Lettre transmise par Villeneuve le 12 juin 1735. Affaires étrangères : Turquie.

vanie et de chef des Hongrois » et prit l'engagement de le soutenir avec toutes ses forces. Bonneval l'emmena aussitôt sur le Danube, certain que sa vue seule ferait tressaillir la Hongrie et surgir du sol une armée de mécontents, qui prendrait Ragotzki pour drapeau et le comte de Bonneval pour véritable chef. Malheureusement, en cette occasion comme en d'autres, la haine et l'ambition de notre compatriote se berçaient d'espérances chimériques, et ses illusions persistantes lui préparaient un mécompte. Comprimée par l'Autriche, la nationalité hongroise sommeillait; le fils de Ragotzki n'avait aucune des qualités qui soulèvent et entraînent un peuple : personne ne se déclara en sa faveur; il erra tristement plusieurs mois à la suite de l'armée du grand-vizir, et sa présence commençait à embarrasser les Turcs plus qu'à les servir, lorsqu'une maladie opportune vint les en délivrer.

De retour à Constantinople, Bonneval y trouva son crédit compromis par cet échec. Ses avis n'étaient plus aussi recherchés que par le passé, et la Porte semblait moins disposée à écouter ses exhortations belliqueuses que les insinuations pacifiques de la France. Une dernière aventure acheva de le perdre. Ses bombardiers, dont il avait fait des troupes quasi-européennes, voulurent compléter la ressem-

blance en se faisant payer régulièrement; ils réclamèrent tumultueusement un arriéré de solde, et leur chef porta la peine de cet acte d'insubordination. Un jour, en novembre 1738, se rendant à la Porte, il fut brusquement appréhendé, embarqué, puis jeté sur la côte d'Asie, d'où on le vit s'éloigner sous bonne garde pour être conduit dans l'intérieur du pays.

La part qu'il avait prise aux succès militaires de la Turquie, à ce relèvement qui semblait une résurrection, avait ramené sur lui les regards de l'Europe : sa chute fut considérée comme un événement. A Versailles, Louis XV fit ses compliments de condoléance à MM. de Biron et de Gramont, proches parents du comte[1]. « Que ne déclarait-il un duel au » grand-vizir, » disait plus tard Voltaire au sujet de sa disgrâce, faisant allusion à ses démêlés avec le prince Eugène; il s'étonnait aussi que Bonneval, pendant qu'il était en Asie, n'eût point poussé jusqu'à la Perse et pris du service chez le Sophi : « il aurait pu » avoir le plaisir, ajoutait-il, d'aller jusqu'à la » Chine en se brouillant successivement avec » tous les ministres[2] ». L'attention publique

1. Mémoires du duc de Luynes. Paris, 1860, t. II, p. 346.

2. Lettre au chevalier de la Motte-Gefrard, avril 1763.

s'efforça de suivre Bonneval dans son exil. Seulement, comme il lui était difficile de garder sa trace, elle fit fausse route et s'égara; les uns le firent errer sur les rives de la mer Noire, les autres dans les sables brûlants de l'Arabie. La vérité est moins romanesque. Le comte avait été relégué dans une bourgade de l'Asie-Mineure, Kastamouni, située à cent dix lieues de Constantinople. Une personne bien informée par situation et par devoir nous a laissé quelques détails sur ses occupations dans le lieu de son exil : « Comme il ne peut » rester sans rien faire, dit-elle, il a commencé » par faire bâtir une maison à sa commodité et » à sa guise. A présent il apprend le turc et » commence même à l'écrire ; il répare, peut-» être un peu tard, la faute qu'il a faite en ve-» nant ici, car il devait bien penser qu'il serait » inutile pour le commandement tant qu'il » ignorerait la langue du pays. Au surplus, il » jouit d'une bonne santé, et comme il s'amuse » de tout, je ne doute pas qu'il se soit fait des » amusements pour charmer l'ennui de sa si-» tuation »[1].

Ainsi Bonneval était demeuré dans le malheur d'une fermeté insouciante, prompt à s'accommoder aux circonstances, et malgré tout

1. Lettre de M. Peyssonnel, secrétaire de l'ambassade de France, au marquis de Caumont : Constantinople, 26 mars 1739. (Collection Schefer.)

confiant dans l'avenir. Une disgrâce de plus n'était pas pour l'abattre, au milieu d'une existence dont de perpétuelles vicissitudes avaient formé le fond même et la trame. Il avait conservé d'ailleurs des amitiés puissantes dans l'entourage du Sultan, les faisait agir et ne désespérait point d'un retour de fortune. En effet, moins de quatre mois après son départ forcé, il reparut à Constantinople, recouvra ses titres et ses charges, mais ne put ressaisir l'influence dont il avait joui pendant les années précédentes et dut s'effacer définitivement devant le représentant autorisé de la France. Le marquis de Villeneuve s'était transporté au camp du grand-vizir devant Belgrade ; là, profitant d'un nouveau revers des Impériaux et d'une défaillance momentanée de la cour de Vienne, il la contraignit à traiter séparément et à signer le 1er septembre 1739 un traité dont les conditions n'ont pas encore cessé de peser sur elle. L'Empereur cédait, en effet, la Serbie avec sa capitale, et nous avons vu depuis l'Autriche se consumer en efforts pour ressaisir l'influence dans cette province qui lui ouvrait le cœur des Etats ottomans et qui formait, avant 1739, partie intégrante de son empire. Quant à la Russie, malgré la conquête de la Moldavie et la dispersion d'une armée turque, la défection de son alliée l'obligea de poser également les armes ; elle dut consentir à la destruction de la

forteresse d'Azof et s'engager à n'entretenir sur la mer Noire ni flotte de guerre ni navires de commerce. La paix de Belgrade consacrait avec éclat le triomphe de la politique française; l'Autriche reculait au delà du Danube, la Russie voyait se fermer devant elle les mers d'Orient, objet de son éternelle convoitise, la Turquie sortait intacte et fortifiée d'une épreuve où elle avait failli périr, et nous devait en partie son salut [1]. Tandis que les intérêts d'une partie de l'Europe se débattaient et se réglaient sans lui, quelles étaient les occupations de Bonneval? Retenu à Constantinople, réduit à de menues intrigues, il semblait particulièrement absorbé par un procès qu'il soutenait avec un Turc « au » sujet de la muraille divisoire de son jardin, » humiliante besogne pour une activité qui avait connu et qui rêvait encore d'éclatants emplois, mesquine réalité succédant à d'éblouissantes chimères [2].

1. Sur la paix de Belgrade, voir spécialement l'ouvrage intitulé : Histoire des négociations pour la paix conclue à Belgrade le 28 septembre 1739, par l'abbé Laugier, Paris, 1768, et le travail de M. Tupetz, paru dans l'*Historische Zeitschrift*. (Nouvelle série, 4e volume, année 1878.)

2. Correspondance de Villeneuve en septembre, octobre et novembre 1739. Affaires étrangères : Turquie.

V

Après la paix de Belgrade et la fin de l'ambassade du marquis de Villeneuve, Bonneval continua de résider à Constantinople. La vie qu'il y menait était celle d'un disciple d'Épicure plutôt que d'un sectateur de Mahomet. Sa maison, « son hôtel », comme disait un Français [1], comprenait deux parties distinctes. L'une se composait de salles décorées à l'orientale ; là Bonneval réunissait souvent quelques musulmans choisis avec discernement, parmi ceux d'un esprit ouvert et tolérant ; là on eût pu surprendre des discussions sur la philosophie et la politique, soutenues avec liberté par de graves effendis, enveloppés de la vapeur odorante des narguilés. Bonneval lui-même, avec sa longue barbe blanche, sa tête rasée, et son embonpoint croissant, n'étonnait plus en cette compagnie et était parvenu à faire, suivant l'expression du prince de Ligne, « un » beau Turc ». Chaque semaine il réunissait les mêmes amis à sa table : la cuisine et le service étaient tout français ; la conversation se fai-

1. M. de Peyssonnel.

sait en italien et se prolongeait sous les ombrages du jardin. Une autre partie de la maison, moins accessible, était meublée à l'européenne ; Bonneval aimait à s'y retirer, s'arrachait ainsi au présent et revivait dans le passé. Son plaisir, lorsqu'il se trouvait seul, était de dépouiller son costume d'emprunt et de s'habiller des pieds à la tête en gentilhomme français. Il n'observait les prescriptions du Coran qu'en public et par bienséance ; chez lui on eût vainement cherché un harem et l'on découvrait une cave. C'était une pièce garnie d'armoires fermées par un grillage ; derrière le treillis de fer apparaissaient des rideaux qui devaient protéger des livres et dissimulaient des bouteilles [1]. Les livres étaient demeurés néanmoins pour Bonneval de bons et fidèles compagnons ; il avait un gros Plutarque qui ne le quittait guère, et les auteurs de sa patrie l'aidaient à supporter les heures de solitude et d'ennui. Lorsqu'il sortait, c'était pour visiter les ministres européens ou les amis qu'il recevait chez lui ; il dédaignait les réunions d'apparat, préférait l'intimité, les gais propos, la bonne chère, parfois le spectacle d'une danse de caractère exécutée par des esclaves italiennes.

Parmi ses meilleures heures (c'est lui-même

1. Mémoires de Casanova, t. I, p. 302 et suivantes.

qui en fit l'aveu), il comptait celles où il lui était donné de recevoir et de fêter quelque Européen jeté sur les rives du Bosphore par le hasard de sa destinée. Les officiers des vaisseaux du Roi, qui venaient mouiller devant Constantinople, trouvaient auprès de lui un accueil charmant; « le voir et l'aimer est la même chose[1] », disait l'un d'eux. Il se retrempait alors avec bonheur dans ces jouissances de société qui lui étaient un besoin, comme à la plupart des Français de son époque. Les préventions qu'avait inspirées son apostasie s'étaient presque entièrement dissipées : la chrétienté cessait de lui tenir rigueur et, remarquable signe des temps, ce n'était plus seulement les ministres accrédités à Constantinople, mais les princes eux-mêmes, les hommes d'Etat, les personnages éminents des différentes cours qui rentraient en communication avec lui et recouraient à ses offices. Il écrivait aux ministres du roi très chrétien et recevait des réponses ; les Bourbons de Naples nouèrent leurs premières relations avec la Porte sous ses auspices; un cardinal sans préjugés se souvenait de l'avoir connu et lui écrivait familièrement pour lui recommander le jeune Casanova, qui allait voyager en Orient. Il se tenait en quelque

1. Relation de voyage du chevalier de Baufremont, manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds français, n° 7199.

sorte sur les confins de deux mondes différents, entretenant de bons rapports avec chacun d'eux et leur servant d'intermédiaire bénévole.

Dans cette vie du Bosphore où tout porte à une molle contemplation, la beauté du site, l'éclat du ciel, jusqu'à ce flot paisible auquel il faut se confier sans cesse et qui vous berce, Bonneval n'avait rien perdu de son activité d'esprit. Sa curiosité toujours en éveil embrassait les objets les plus divers. Peu à peu son crédit s'était relevé ; si les circonstances ne devaient plus lui offrir, comme à l'époque de la guerre de succession de Pologne, l'occasion d'un rôle décisif à jouer, les conseillers du Sultan continuaient néanmoins de l'interroger et suivaient souvent ses avis. De 1740 à 1747, il fut mêlé à tous les mouvements de la politique orientale et, durant cette période, la liste est innombrable des projets ingénieux ou grandioses, pratiques ou hasardeux, qui sortirent de son esprit fécond, qu'il embrassa avec passion, transforma, abandonna et reprit, manqua ou conduisit à bonne fin. Son but principal était d'intéresser de plus en plus la Turquie aux événements de l'Europe et de l'arracher à une indifférence qui la condamnait à l'isolement : il méditait de l'introduire par quelque coup d'éclat dans le concert des puissances. Au plus fort de la guerre de la succes-

sion d'Autriche, le Sultan offrit sa médiation aux princes chrétiens et se proposa comme arbitre ; l'Europe sourit et passa outre. Bonneval se défendit d'avoir suggéré cette idée, mais il est certain qu'il s'employa à établir des rapports suivis entre Frédéric II et la Porte et à ouvrir à la diplomatie prussienne ce théâtre de l'Orient où avant la fin du siècle elle devait jouer un rôle considérable. Dans ses relations avec la France, il demeura fidèle à son ancienne ligne de conduite, prétendait servir nos intérêts, mais en nous imposant ses principes au lieu d'accepter les nôtres, et nous offrait l'appui des Ottomans contre l'Autriche et la Russie sous la condition que la France les traiterait sur un pied d'égalité et leur accorderait les mêmes garanties qu'à ses confédérés chrétiens : la négociation d'alliance fut par lui sans cesse remise sur le tapis et poursuivie avec plus d'ardeur que de succès. A ses moments perdus, il dessinait le modèle de bateaux plats qui faciliteraient une descente des Français en Angleterre, proposait de peupler avec des colons suisses les campagnes de la Roumélie, recrutait des artilleurs français pour les enrôler parmi ses bombardiers et s'occupait de doter la Turquie d'un corps d'ingénieurs européens. Soudain son imagination, prenant son essor, dépassait les limites de l'ancien monde, s'enfuyait vers les contrées fabuleuses de l'Asie et

formait le plan d'ue alliance entre le Sultan et le Grand-Mogol pour réduire le Persan.

Les questions de politique et de guerre ne l'absorbaient pas entièrement. Il y avait chez lui un côté particulier et tout moderne qu'on pourrait appeler le côté d'affaires. Il devinait la puissance future de l'industrie; durant son séjour en Belgique ne s'était-il pas avisé de monter des fabriques; il est vrai qu'elles étaient destinées à travailler l'acier et à forger des épées. En Orient, il comprit de suite l'importance des questions commerciales et l'influence de plus en plus marquée qu'elles étaient destinées à exercer sur la politique des puissances. L'un de ses plans favoris était d'assurer la neutralité de l'Archipel et des mers de Turquie pendant les guerres européennes et d'interdire aux corsaires de toutes les nations ce domaine pacifique des marchands. Dès son arrivée à Constantinople, les avantages de la situation géographique de l'Egypte l'avaient frappé; il voyait dans la possession de cette contrée un moyen pour la Porte de détourner à son profit et de faire aboutir dans la Méditerranée le commerce de l'Extrême-Orient, montrait dans l'Egypte et la Mer-Rouge la véritable route des Indes, et pressait les Turcs d'utiliser cette voie en l'améliorant : « Les Portugais trouvèrent » les premiers des Européens, disait-il dans » un mémoire, le chemin des Indes-Orientales,

» d'où ils rapportèrent de grandes richesses, et » y firent des établissements pour un commerce » qui leur a été extrêmement lucratif, mais qui » l'est devenu moins depuis que les autres » nations maritimes se sont avisées de le par- » tager avec eux. Il est à remarquer qu'avant » ce temps-là tout le commerce des Indes se » faisait par les Indiens eux-mêmes, par les » Arabes et par les habitants d'Egypte qui » transportaient les drogues et les marchan- » dises des Indes par la Mer-Rouge au Caire et » à Alexandrie, où les Vénitiens venaient les » acheter et les prendre pour les apporter en » Europe, et les distribuer avec un profit » immense aux autres nations européennes. » La Sublime-Porte pourrait aisément s'em- » parer du commerce des Indes, du moins » de la meilleure partie. La Sublime-Porte a » déjà plusieurs ports sur la mer Rouge, » et l'Egypte, aussi bien que les autres pays » maritimes de ces quartiers-là, fournit abon- » damment de quoi construire et équiper des » vaisseaux. *On pourrait même tirer un canal » depuis la mer Rouge jusqu'au Caire, comme » il y en a eu anciennement, pour porter les » marchandises par eau depuis la mer Rouge » jusqu'à la Méditerranée......* Ce commerce » augmenterait infiniment les revenus de la » Sublime-Porte par les douanes et enri- » chirait ses sujets, soit qu'on voulût laisser

» à eux seuls le commerce d'Alexandrie, ou » qu'on en voulût faire part à quelques na- » tions amies, qui viendraient prendre en » Egypte les marchandises des Indes et les » distribuer aux différentes nations en Eu- » rope »[1].

Dans cette recherche incessante du progrès à indiquer et à poursuivre, dans ce travail multiple, il semblait aussi que Bonneval voulût trouver un refuge contre lui-même. Ce que n'avaient pu produire les traverses de sa vie, la vieillesse et les infirmités commençaient de l'opérer : elles l'amenaient à un retour sur lui-même. De temps à autre il lui venait au cœur une mélancolie qui obscurcissait à ses yeux les tableaux aimables ou brillants dont il aimait à s'environner. Etait-ce le regret d'une existence mal employée, était-ce le ressouvenir doux et poignant de la patrie perdue ? On raconte qu'un jour, entendant un air italien qui peut-être lui rappelait le temps où, jeune et sans reproche, il guerroyait avec nos troupes dans les plaines du Milanais, il ne put contenir son émotion et versa des larmes. Rien ne fait mieux saisir cette transformation dans l'état de son âme que la différence de ton entre deux lettres qu'il écrivit à son frère, l'une aux envi-

1. Mémoires présentés à la Porte par Bonneval. Manuscrit cité, pièce nº 5.

rons de 1740, l'autre en 1745. La première n'est qu'un persiflage insolent; le comte le prend de très haut avec un frère qui s'est permis de lui adresser quelques remontrances et fait la profession de foi suivante : « Il n'y a » que fadaises en ce bas monde, distinguées » en gaillardes, sérieuses, politiques, juridi» ques, ecclésiastiques, savantes, tristes, mais » il n'y a que les premières, et se tenir toujours » le ventre libre, qui fassent vivre joyeusement » et longtemps »[1]. Puis il conclut par une chanson ; on sait que le goût de rimer fut de tout temps l'une de ses faiblesses. Dans la seconde lettre il reconnaît « qu'il est souvent bien » loin de lui par des réflexions fatigantes[2] », et demande conseil à son frère comme au chef de la famille. Il rêvait de quitter la Turquie et de trouver à Rome un refuge honorable; son âme restée haute malgré tout ne comprenait plus le repos que dans la satisfaction d'elle-même. Son dessein était d'une exécution périlleuse ; hôte et confident des Turcs, il était en même temps leur prisonnier, car les musulmans n'admettaient point qu'un renégat prétendît retourner au culte et à la patrie qu'il avait délaissés, et leur loi punissait comme crime capital toute tentative d'évasion. Bonne-

1. Lettre déjà citée, p. 36 et 41.
2. Extrait publié par le prince de Ligne, p. 67.

val chercha d'abord à s'enfuir de Constantinople sur une frégate napolitaine, avec la connivence de la cour des Deux-Siciles ; cette entreprise échoua, nous ne savons dans quelles circonstances. Il s'adressa alors à la France et entama une correspondance avec le marquis d'Argenson, secrétaire d'État des affaires étrangères, à l'aide d'un chiffre dont l'ambassadeur lui-même, M. de Castellane, n'avait point la clef. Le 20 mars 1747, l'ambassadeur reçut une lettre du ministre pour Bonneval ; il la lui porta aussitôt et le trouva malade. Le comte prit la lettre et la plaça sous un coussin, remettant au lendemain le soin de l'ouvrir et de la déchiffrer : dans la nuit il mourut d'un accès de goutte remontée. S'il faut en croire un historien, la lettre mystérieuse lui accordait l'autorisation de rentrer en France et lui en indiquait les moyens [1]. Mais il était dit que Bonneval, après avoir tant de fois déserté la route qui s'ouvrait droite et facile devant lui pour se jeter dans les chemins de traverse, y resterait jusqu'au bout, chercherait vainement un asile, ne ferait que l'entrevoir et ne pourrait l'atteindre.

Aujourd'hui, dans l'un de ces cimetières pleins de verdure et de lumière qui sont les

1. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman,* tome III, livre LXVIII. Voir, aux archives des affaires étrangères, la correspondance de Turquie : mars 1747.

jardins publics de Constantinople, non loin d'une mosquée de derviches tourneurs, on découvre une petite colonne de marbre surmontée d'un turban ; une inscription s'y lit en caractères turcs, à demi effacés par le temps ; elle raconte que là repose un seigneur qui fut illustre parmi les Francs, et qui, touché des lumières de la vraie foi, embrassa le culte du Prophète : « Puisse son âme, ajoute l'épitaphe, » reposer au paradis sur un coussin de roses. » Le site est riant ; à l'heure de la promenade, les femmes turques, semblables dans leurs longs voiles à de blanches apparitions, passent, se rencontrent et murmurent de gais propos sous les cyprès qui ombragent la modeste tombe ; c'est la demeure suprême de « Messire » Claude-Alexandre de Bonneval, colonel des » armées du Roi, général d'infanterie et d'artil- » lerie au service de Sa Majesté Apostolique, » chef des bombardiers du sultan Mahmoud, » gouverneur de Caramanie, *beylerbey* de Rou- » mélie, pacha à trois queues ».

Dans cette rapide esquisse, nous nous sommes attachés à dégager le côté politique du rôle de Bonneval en Orient. Deux faits principaux le résument. En dévoilant aux Turcs les calculs égoïstes de notre politique, et en les poussant à réclamer de nous certains engagements que la France était décidée à leur refuser, il contribua à altérer l'intimité traditionnelle

entre la France et la Porte, au détriment des deux puissances ; d'autre part, en introduisant d'utiles réformes dans l'état militaire de la Turquie et en mettant au service de cette nation son expérience de la guerre, il aida la diplomatie française à suspendre les progrès de la Russie et de l'Autriche en Orient, et à prolonger dans cette partie du monde un équilibre de forces conforme à nos intérêts. Considérée sous ce double point de vue, sa présence à Constantinople fut loin d'être sans effet sur les événements généraux du siècle et la marche de l'histoire. Après avoir défini l'action politique de Bonneval, faut-il essayer un jugement sur son caractère? La tâche est malaisée. Il avait de ces qualités qui forcent et surprennent l'indulgence ; « on lui passait tout, dit Voltaire, » parce qu'il était un homme aimable. » Une fierté native lui permettait de soutenir sans s'abaisser les personnages les plus difficiles ; combattant dans les rangs de nos ennemis, il ne supportait point dans leur bouche une parole malséante à l'égard de la France et vengeait « sur la face copieuse d'un officier général prussien » un propos injurieux à l'adresse de Louis XIV [1]. Sous l'uniforme autrichien et sous le turban, il ne renia jamais son origine,

1. Lettre de Bonneval du 17 août 1724, publiée dans les *Pièces intéressantes et peu connues,* t. I, p. 27.

se montra souvent Français par le cœur et toujours par l'esprit. Il y avait aussi chez lui un fond de générosité qui ne se démentait point; on assure qu'il versa des larmes en apprenant la mort du prince Eugène : « Je » pleure, disait-il, Eugène de Savoie, que j'ai » aimé et qui m'a aimé »[1]. Néanmoins, sa conduite en plusieurs circonstances ne mérite point d'excuse, et l'on peut dire seulement de lui que le mobile de ses pires actions ne fut jamais bas. Portant en lui l'orgueil accumulé de plusieurs générations, son malheur fut de ne s'attacher qu'au point d'honneur et jamais au devoir. Son exemple prouve même que l'honneur mondain, ce sentiment exquis qui raffine la vertu et lui donne tout son lustre, ne saurait tenir lieu de vertu, et que s'il ne s'appuie sur aucune autre idée morale, il demeure impuissant à préserver l'homme contre les entraînements de la passion. Une œuvre subtile et forte, écrite de nos jours, nous a présenté cette vérité sous la forme d'une fiction saisissante ; déjà Bonneval nous en avait fourni un témoignage historique. Il se perdit pour avoir repoussé toute autre règle que l'honneur pris dans son sens le plus étroit, et pour avoir choisi comme guide unique cette étoile qui devait le

1. Lettre de Peyssonnel du 10 mai 1739. (Collection Schefer.)

maintenir sur les cimes, et ne le préserva point des abîmes. Faute d'une croyance dont l'objet fut hors de lui-même et qui lui proposât un but plus élevé à atteindre que le seul contentement de son orgueil, ses brillantes qualités se dépensèrent en pure perte ou du moins produisirent rarement des résultats utiles, et cet homme né pour être grand ne fut qu'extraordinaire.

FIN.

Achevé d'imprimer
pour le Cercle Saint-Simon
par Cerf et Fils, à Versailles,
le 20 mai 1885.

